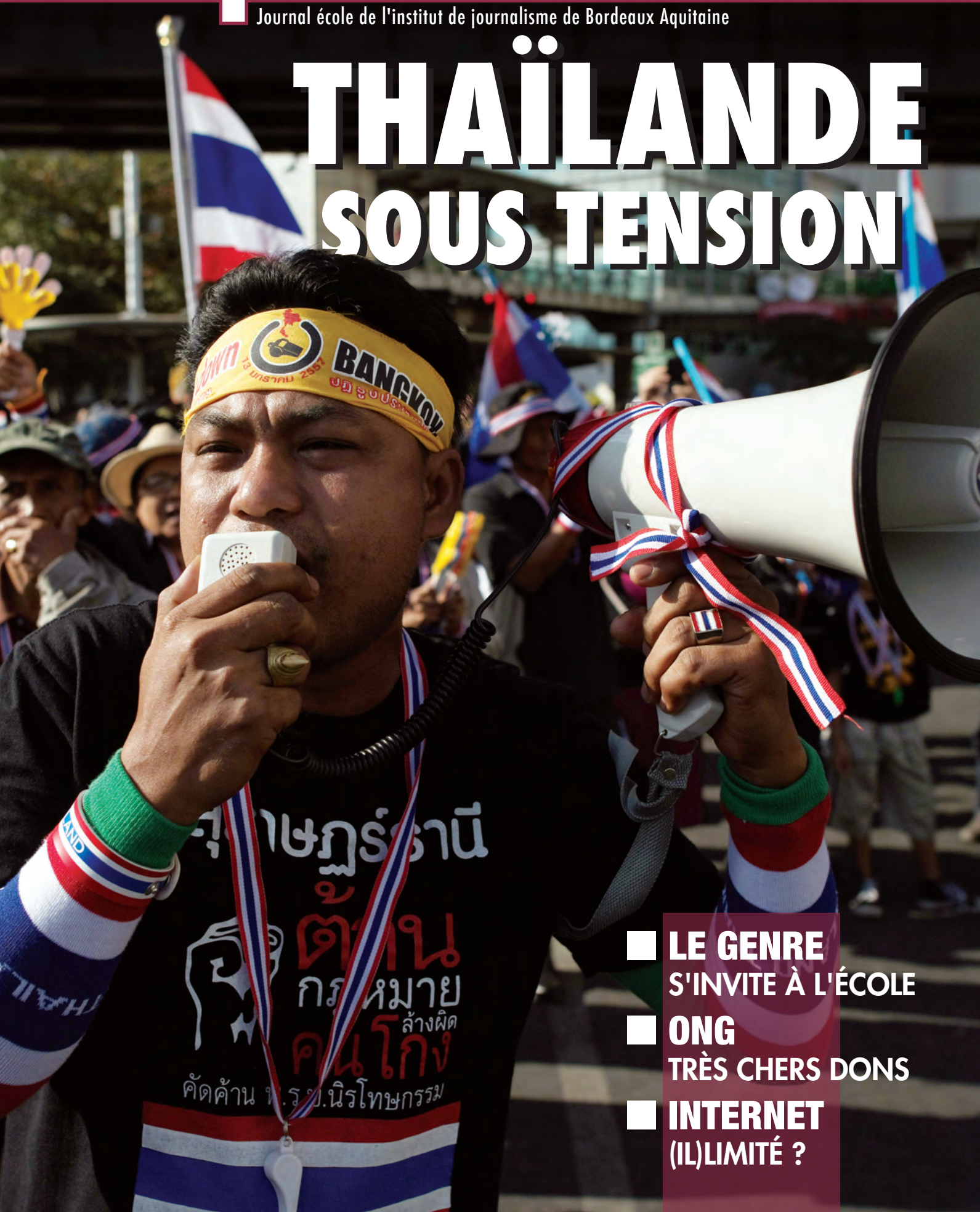
Imprimatur

684
GRATUIT
FÉVRIER 2014

Journal école de l'institut de journalisme de Bordeaux Aquitaine

THAÏLANDE SOUS TENSION



- **LE GENRE** S'INVITE À L'ÉCOLE
- **ONG** TRÈS CHERS DONS
- **INTERNET** (IL)LIMITÉ ?

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

Sommaire

■2 LE GENRE
Débat d'école

■4 MUNICIPALES
Bobet sans étiquette

■6 THAÏLANDE
Un jour à Bangkok

■8 ECONOMIE
Benoit Droulin, l'innovation sociale

■9 JOURNAL DE 14
Quand Bordeaux tremble

■10 ONG
Profession : recruteur de donateurs

■12 CONGO
Exilé pour un nom

■15 GEOLOCALISATION
Une loi en débat

■16 INTERNET
Nouvelle guerre du web

■18 EQUITATION
Bientôt les mondiaux

■20 LOISIRS
Petites voitures électriques

■22 GRAFF
La cash-machine ?

■23 CRITIQUES

■24 PORTRAIT
Francis Vidal

Journal école de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit

Directeur de la publication : François Simon

Directeur de rédaction Jean-François Brieu

Directeur artistique Cyril Fernando

Rédacteurs : Aline Combrouze, Kévin Estrade, Thomas Evrard, David Gauthier, Clément Guerre, Robin Lambert, Fanny Laison, N'daricaling Loppy, Lily Le Piver, Pauline Pennanec'h, Florian Perrin, Magali Pretagut, Thibault Seurin.

Photo de couverture : Nicolas Asfouri / AFP ImageForum

Contact : journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr 05 57 12 20 20

Impression : PDG - Bordeaux

ijba.fr

L'ÉCOLE FAIT GENRE

Ces derniers temps, militants ultraconservateurs, hommes politiques, parents, psys, tout le monde s'est fendu de son petit commentaire pour savoir si le genre a droit de cité à l'école. Sans s'apercevoir que c'est l'école qui fait le genre. Et non l'inverse.

Par Fanny Laison

Ils vont enseigner à nos enfants qu'ils ne naissent pas fille ou garçon, mais qu'ils choisissent de le devenir !!! Sans parler de l'éducation sexuelle prévue en maternelle à la rentrée 2014 avec démonstration de masturbation... ». Le 21 janvier, des parents ont reçu ce SMS. Qui en est l'auteur ? Farida Belghoul, figure de proue de la Marche des beurs de 1983, aujourd'hui cul et chemise avec l'essayiste d'extrême-droite Alain Soral. Très très remontée contre le système scolaire français qui ne formerait que des « illettrés et des incultes », cette ancienne prof de français et d'histoire-géo a peur. De quoi ? Elle craint que la fameuse « théorie du genre » soit enseignée à nos chères têtes blondes via l'ABCD de l'égalité. Expérimenté dans dix académies, dont celle de Bordeaux, ce programme veut « transmettre aux élèves la culture de l'égalité entre filles et garçons », dixit le site internet du ministère de l'Education nationale.

LE GENRE, TABOU À L'ÉCOLE

Et tout ce que la France compte d'ultraconservateurs – Alliance Vita, Manif pour tous, Printemps français – et de partis politiques aux aguets de s'alarmer : la « théorie du genre » infiltrerait l'école. « *Cette théorie nie les différences entre les hommes et les femmes* », assure Raphaël de Bourayne, responsable d'Alliance Vita pour la région sud-ouest. L'argument est faux. Quant à la « théorie du genre», elle n'est que pur fantasme. En revanche, il existe bien un concept. Le « genre », qui désigne à la fois les identités féminines et masculines. Ce concept permet d'étudier la façon dont ces identités se construisent à travers les rapports sociaux. C'est ce qu'on appelle les « études de genre ». Mais la nuance étant rarement entendue, à l'école, le terme « genre » est devenu tabou du jour au lendemain.

« LES ENSEIGNANTS SONT SEXISTES PAR NÉGLIGENCE »

Dommage, parce qu'à l'école, le genre est à peu près partout. « *Sans en avoir conscience, les enseignants ont des manières différentes de se comporter selon le sexe de l'élève* », explique Gaël Pasquier, directeur d'une école maternelle et doctorant en sciences de l'éducation. « *Les filles sont moins interrogées que les garçons. On leur demande plus souvent de résumer la leçon précédente parce qu'on part du principe qu'elles ont mieux révisé, tandis que les garçons sont plus sollicités quand il s'agit de questions de réflexion* ». Résultat, les bambins mâles ont tendance à prendre la parole plus souvent, avec ou sans autorisation, tandis que les premières sont plus réticentes à s'exprimer. Autre élément qui révèle les stéréotypes que peuvent véhiculer les enseignants, l'utilisation des filles comme « auxiliaire de pédagogie ». « *Quand un garçon est turbulent, le professeur met souvent une fille à côté de lui pour le calmer, parce qu'elle est censée être plus sage, plus à l'écoute* », raconte Gaël Pasquier. « *Mais les enseignants sont aussi sexistes par négligence* », poursuit-il, relevant qu'il n'est pas rare que certains d'entre eux « s'*étonnent devant un garçon aux cheveux longs, ou demandent « trois petits costauds » quand il faut ranger du matériel* ».

« L'HEURE DES MAMANS C'EST COMPLÈTEMENT STUPIDE »

Les stéréotypes vont jusqu'à se nicher dans l'évaluation du travail. Face à deux très bonnes copies, celle d'un garçon sera mieux notée que celle d'une fille car le premier est considéré comme « sous-réalisateur ». « *Le professeur pense qu'il lui reste une marge de progression et veut l'encourager*, détaille Gaël Pasquier. *Dans le cas des filles, on se dit qu'elles ont atteint le maximum de leurs capacités* ». « *Cette étude est complètement aberrante !* » s'insurge Sophie Nivet*. « *J'ai enseigné à des CP, et je n'ai jamais vu ça dans ma pratique. J'ai toujours privilégié les enfants timides, ceux qui n'osaient pas beaucoup parler* ». Directrice d'une école maternelle à Bordeaux, elle reconnaît qu' « *on utilise parfois des expressions sexistes. Parler de « l'heure des mamans » pour dire qu'il est 16h30, c'est complètement stupide à notre époque. Ça véhicule*

Eric Cabanis / AFP ImageForum

l'idée que les mères sont plus disponibles. Mais on continue de le dire par habitude, et parce que c'est mignon ».

LES LETTRES AUX FILLES, LES MATHS AUX GARÇONS

Problème, les stéréotypes de genre, que les enseignants peuvent véhiculer, ont des répercussions sur l'avenir des élèves. Notamment sur leurs capacités et leurs choix professionnels. La neurobiologiste Catherine Vidal s'est penchée sur les études prétendant que le cerveau des hommes et des femmes serait différent, ce qui expliquerait par exemple que les hommes soient plus performants dans les sciences dures et les filles dans les lettres. Vaste fumisterie selon elle. Ses recherches ont montré que c'était bien l'environnement, social, familial et bien sûr scolaire, dans lequel se trouve l'individu, qui influence ses capacités. Si les garçons mettent parfois plus de temps pour apprendre à parler, c'est parce qu'ils participent moins souvent à des activités qui sollicitent le langage.

Pour ce qui est de l'orientation professionnelle, « *la question de la masculinité et de la féminité est déterminante* », relève Yoan Mieyaa, psychologue du développement. En 2010, les femmes représentaient ainsi plus de 80 % des effectifs des formations paramédicales et sociales.

FILLES, JUPES ET CHEVEUX LONGS

Alors dans les classes, ABCD de l'égalité ou pas, on fait en sorte « *de permettre aux enfants de faire ce qu'ils veulent plus tard. Aux garçons d'être coiffeurs ou esthéticiens s'ils en ont envie, aux filles d'accéder aux filières scientifiques* », explique Sophie Nivet. Exaspérée par la polémique soupçonnant les profs d'enseigner la « théorie du genre », Sophie Nivet prend la mouche dès que le mot tabou est prononcé. Tel Monsieur Jourdain, elle fait du genre sans le savoir. Ou plutôt, elle déconstruit les stéréotypes de genre sans le savoir. « *Dans ma classe je travaille sur le vivre ensemble, et notamment sur ce qu'est un garçon, une fille. Souvent, les enfants me disent : « une fille ça porte une jupe, ou ça a les cheveux longs ». Alors je leurs fais remarquer que telle élève a les cheveux courts, ou que telle autre porte un pantalon* ».

PÉDAGOGIE NEUTRE ?

Même message du côté de Haude Constantin, directrice de la crèche Bourdarias à Saint-Ouen. Depuis 2009, cette crèche a mis en place une pédagogie luttant contre les stéréotypes de genre. Pendant quatre ans, les éducateurs se sont filmés pour déceler les comportements stéréotypés qu'ils pouvaient avoir vis-à-vis des enfants : s'adressaient-ils plus souvent aux filles qu'aux garçons ? Avaient-ils un ton différent quand ils parlaient aux uns ou aux autres ? « *On s'est aussi interrogés sur nos propres stéréotypes et sur des termes sociologiques liés au genre : parenté, égalité, identité sexuée…* », ajoute la directrice. A partir de leurs conclusions, les membres de la crèche ont notamment revu les ateliers proposés aux enfants. « *Aujourd'hui, on fait en sorte que garçons et filles jouent autant au bricolage qu'à la poupée, soient autant à l'extérieur à se dépenser qu'à l'intérieur à se livrer à des activités plus calmes. Mais on n'a rien à voir avec Egalia* », prévient Haude Constantin. Egalia, c'est cette école suédoise qui a mis en place une « pédagogie neutre » à laquelle la crèche Bourdarias est souvent assimilée par les opposants à la « théorie du genre ». Les enfants ne sont pas appelés « garçons » ou « filles », mais « camarades » ou « copains », les éducateurs utilisent le pronom neutre « hen » plutôt que « il » ou « elle » – même si ces pronoms ne sont pas proscrits – et des jupes sont à dispositions des filles comme des garçons.

L'ÉCOLE MISE EN DOUTE

Pour les opposants à la « théorie du genre », ça ne fait pas de doute, ces choix pédagogiques sont déjà à l'oeuvre en France. « *On n'est pas contre l'ABCD de l'égalité en soi*, assure Raphaël de Bourayne d'Alliance Vita. *Ce qui nous fait peur, c'est l'arrière-plan idéologique qui dit aux enfants « tu peux choisir entre être un garçon ou une fille »* ». Référence implicite à une liste de livres élaborée par l'académie de Grenoble pour lutter contre les stéréotypes garçons/filles et vers laquelle renvoie le site de l'ABCD de l'égalité. Dans leur ligne de mire, *Le petit garçon qui aimait le rose*, *Ma mère est une femme à barbe*, *Tous à poil* – dont Jean-François Copé s'est fait l'attaché de presse – ou encore le film *Tomboy* dans lequel une fille se fait passer pour un garçon. « *Diffuser ce film dans les écoles primaires permet d'ouvrir les esprits, de faire réfléchir les enfants. Mais que des parents se demandent si on donne des cours de masturbation ou si on leur fournit des marionnettes en forme de sexe, ça me rend triste. Parce que si les gens avaient confiance en l'école, ils ne penseraient pas des choses pareilles* », déplore Sophie Nivet.

*Le prénom et le nom ont été changés

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

L'ÉTIQUETTE NE FAIT PAS L'ÉLU

Climat politique tendu à Saint-André de Cubzac. Arnaud Bobet dérange. Sa liste sans étiquette pour les élections municipales crée un trouble dans la ville. Lui veut croire à un mouvement citoyen, en dehors des partis.

Par David Gauthier

La salle est pleine, et on s'active. Chacun prend place. Quelques blagues fusent, tentatives pour détendre une atmosphère politisée. Car l'attente est bien réelle : Arnaud Bobet, comme lors des élections de 2008, présente ce jeudi soir sa liste pour les municipales de Saint-André de Cubzac, commune de 10 000 habitants dans le nord de la Gironde. Avec pour ambition, sinon de briguer la mairie, du moins de dépasser les 26% obtenus il y a six ans.« *Je veux gravir une seconde marche* », scande le candidat durant son discours.

La liste qu'il dévoile se veut hétéroclite : plusieurs sensibilités politiques sont représentées, du Front de gauche à l'UMP. Sur les 29 membres, 15 ne sont pas inscrits dans un parti. Tout l'attrait du mouvement est ici. Bertrand Villepontoux, colistier sympathisant UMP, insiste sur ce point : « *L'absence d'étiquette permet de mettre en place des projets cohérents* ». D'autres parlent d'une « *dérive* » du milieu politique, et ciblent l'inaction de la mairie, historiquement à gauche depuis près de 37 ans. Des propositions aux contours encore incertains sont annoncées : « *Redynamisons le centre-ville* ! », « *il faut un parc pour faire du sport* », « *les trottoirs sont trop petits* ». Le vrai programme, lui, ne sera livré que le 6 mars.

Aïcha scrute ce beau monde d'un air dubitatif. Elle agite sa chevelure brune : « *Je ne me suis pas encore décidée pour une liste* », reconnaît-elle. En tant que salariée d'une école primaire, elle attend de vrais projets pour la jeunesse, « *un cinéma, une piscine* ». Les nombreuses têtes grisonnantes qui l'entourent ne sont pas là pour la rassurer. Elle hausse les épaules et chuchote : « *Du moment que ça bouge* ».

SORTIR DE L'ÉCHIQUIER POLITIQUE

Trois jours sont passés depuis la présentation de la liste. Le regard brun vif, Arnaud Bobet éloigne d'une main sa tasse de café : « *Il faut revenir vers une pédagogie. Des citoyens ont participé aux*

La liste d'Arnaud Bobet (à droite) rassemble des sensibilités politiques différentes; du front de gauche à l'UMP.

Jean-Luc Poupline

David Gauthier

Célia Monseigne (PS) : « Bobet fait semblant de s'effacer derrière une équipe. »

Arnaud Bobet : « Quand tu es contre les gens, ils t'ostracisent. Je gêne les deux listes. »

Benjamin Biroleau (UMP) : « C'est une pure stratégie électorale, c'est une évidence. »

débats durant nos réunions thématiques. La moitié des idées du programme ont été initiées par des habitants. Je ne veux pas que le dégoût de la politique se traduise en abstention ». Aux élections municipales de 2008, la ville enregistrait un taux de non participation de 36%. La liste PS l'emportait au final avec 50,23 %. « *Un quart de la population seulement a voté pour eux* ! », [ndlr : presque un tiers en réalité] s'indigne-t-il. L'association *Pour Demain Saint-André*, encore inconnue deux ans auparavant, obtenait, elle, 26 % des voix.

Le groupe a la volonté de ne pas entrer dans les vieux clivages, de vouloir en finir avec l'alternance des partis. Lui-même assureur indépendant depuis douze ans dans la commune, Bobet ne s'est jamais engagé dans un parti. Ce qui rend difficile l'établissement d'une légitimité sur le plan politique. Il en a conscience : « *Au début, on voulait m'inscrire dans l'échiquier politique local. Une journaliste de Sud Ouest m'a même taxé de centriste dans un article. J'ai dû faire paraître un démenti le lendemain.* » Même ambiguité au sujet des soutiens extérieurs. « *On voulait faire venir Jean Lassalle, parce qu'il a une image au-delà des partis. Mais on s'est dit qu'il allait nous porter préjudice* ». Dernier tâtonnement sémantique : l'abandon récent du terme « sans étiquette » au profit d'une « liste transpartisane ».

Arnaud Bobet est moins amène quand il parle de l'opposition. A propos de Benjamin Biroleau, tête de liste UMP il tire à vue : « *Biroleau, c'est le candidat qui a fait baisser l'UMP à Saint-André. Son programme se résume à mettre fin à 37 ans de socialisme.* » Même tarif pour la maire PS Célia Monseigne, héritière politique d'un édile [ndlr : Jacques Maugein de 1977 à 2008] qui pendant six mandats « *s'est déclaré à gauche seulement parce qu'il fallait avoir une étiquette* ».

UN POSITIONNEMENT JUGÉ FLOU

Cheveux courts blond cendré, yeux sombres, la cinquantaine. Célia Monseigne, maire PS sortante, est candidate à sa propre succession. Elle ne compte pas laisser son siège, et surtout pas à un homme au positionnement politique qu'elle juge flou : « *Pourquoi est-il allé chercher tous ces soutiens s'il dit ne pas avoir besoin de carcans ? Quelles valeurs on défend quand son équipe va de la droite populaire au front de gauche ?* » Un silence, puis elle admet son peu de sympathie pour Bobet. « *C'est un provocateur, lors des commissions* [ndlr : Arnaud Bobet y assiste en tant que conseiller municipal] *il crée l'incident et joue les victimes* ».

« Il finira encarté, il n'a pas le choix »

Il n'y a donc aucune communication possible entre les deux candidats. La faute selon la maire à un manque d'éducation politique. Questionnée sur son investissement, elle réctifie : « *Ce n'est pas une question de légitimité, mais de formation* ». Célia Monseigne s'est engagée au Parti Socialiste il y a 27 ans en rejoignant la liste principale de la municipalité. Une étape « *obligatoire* ». Elle conçoit difficilement l'existance d'une liste sans étiquette : « *Il y aurait une noblesse à s'émanciper des partis, mais il y a une contradiction dans la démarche de Bobet* ». Elle finit par lacher, comme une sentence : « *Il finira encarté, il n'a pas le choix* ».

« QUE DALLE AU NIVEAU DES IDÉES »

La permanence du candidat UMP Benjamin Biroleau n'est qu'à quelques dizaines de mètres de la mairie. L'opposant de 38 ans, costard cravate, est du genre sanguin. Il s'aligne d'entrée sur les critiques de madame la maire : « *On joue dans la même catégorie avec Monseigne. On se combat sur les idées, mais on n'est pas sur un positionnement opportuniste* ». La liste UMP s'était classée derrière celle de Bobet en 2008, avec 23,7%. Un score amer pour Biroleau, qu'il veut voir derrière lui : « *Aujourd'hui Bobet n'a plus le vent en poupe. Il y a que dalle au niveau des idées, juste de la poudre aux yeux pour alimenter son positionnement.* »

Cette rancoeur trouve son origine en septembre dernier. Il tend alors la main à Bobet, en lui proposant de rejoindre sa liste. Ce dernier refuse d'occuper un second rôle. « *Par ambition personnelle* », assure le candidat UMP en grimaçant. Il affiche la même incompréhension face au phénomène des listes « citoyennes » : « *Les produits sans étiquettes, je ne les achète pas.* » ☜

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

TOMBER LA CHEMISE JAUNE

Au pays du sourire, on montre les dents et on affine les crocs. Depuis la fin du mois d'octobre, la situation politique s'envenime et la Thaïlande est bloquée par d'importantes manifestations. Reportage dans le centre de Bangkok où les chemises jaunes s'organisent.

Par Kevin Estrade

Décembre 2013. Dos au mur, Yingluck Shinawatra, la Première ministre de la Thaïlande, remet son mandat en jeu et convoque des élections législatives. Cette décision doit calmer l'opposition qui, depuis deux mois, réclame sa tête. Raté. Sans attendre, le leader de l'opposition, Suthep Thaugsuban, appelle au boycott et à la désobéissance. Il demande à ses partisans d'empêcher la tenue du vote prévu le 2 février.

À Khaosan, l'enclave où les touristes font la fête entre eux, les troubles actuels n'ont pas encore eu d'impact sur le business. Le petit quartier du centre-ville de Bangkok, popularisé par *La Plage**, affiche complet ou presque. Tout y est normal. Les bars sont remplis et les touristes affluent. Au petit matin, on en retrouve quelques-uns bras dessus bras dessous avec l'un(e) des quelques katoys** qui écument le quartier à la recherche de clients assez éméchés pour ne plus faire de différence entre les sexes.

En apparence donc, rien n'a changé, la routine de la débauche suit son cours. Comme des parents qui cachent un divorce à leurs enfants, les Thaïs veillent à ne pas trop perturber les touristes avec leurs histoires politiques. Pourtant, à quelques centaines de mètres de là, au quartier général des chemises jaunes, le futur du pays est en train de se jouer.

UNE ORGANISATION BIEN RODÉE

Depuis fin octobre, c'est tous les jours la même rengaine. Un assourdissant concert de sifflets retentit et des drapeaux jaunes envahissent la place du Monument de la Démocratie. Le bastion des chemises jaunes est devenu une ville dans la ville, qui dispose de son marché, de son camping et de sa propre scène. Les orateurs s'y succèdent. Tous partagent une haine féroce envers Yingluck, ainsi qu'un mépris total pour les chemises rouges.

Tous les matins, la place se réveille avant l'aube. Des commerçants, attirés par le potentiel financier de la manifestation, organisent un marché de façon anarchique. Vers 7 heures du matin, tout est prêt, et comme sur tous les marchés thaïlandais, ça grouille, ça crie, ça pue. L'odeur est un mélange de réjouissant et de dégoûtant. Réjouissant à l'approche du fumet si réconfortant du riz gluant. Dégoûtant quand s'immiscent dans les narines les effluves si particuliers du durian, ce fruit local dont l'odeur peut, selon l'écrivain Richard Sterling, *« être décrite comme celle des excréments de porc, de térébenthine et d'oignons, le tout garni par une vieille chaussette».*

Plus loin, devant un stand de « roti », la crêpe locale, cinq ou six gamins attendent d'être servis. Les plus grands d'entre eux pianotent sur leur smartphone sans prendre la peine de lever les yeux pour passer leurs commandes. Pong, le père d'un des gamins, émerge avec difficulté de sa nuit. Depuis trois jours, lui et sa famille vivent ici, dans une tente. Un thé à la main, il raconte dans un anglais parfait les raisons de ce déménagement provisoire : *« On a fait 6 heures de route depuis le sud. Pour l'instant, on ne bouge pas, c'est notre liberté qui est en jeu, on ne veut plus de ce gouvernement corrompu ».* La tente qu'ils occupent est rudimentaire, un modeste matelas à moitié dégonflé fait office de lit. Une couverture aux couleurs de Manchester United agrémente le tout. À l'évocation du nom de Suthep, un sourire illumine le visage de Pong : *« Suthep est le vrai leader du pays. Il n'est pas corrompu, c'est un homme libre, le gouvernement fait tout pour le faire taire, mais nous, quoi qu'il arrive, on est derrière lui ».*

LA ROCKSTAR FAIT LA QUÊTE

Au cœur de la place, sur ce qui sert de scène principale à la manifestation, une dizaine de bénévoles s'active au nettoyage. La plupart ont pris des congés pour être ici, c'est le cas de Suwannee, informaticienne. Elle accuse la Première ministre d'acheter les élections : *« Yingluck doit démissionner, elle n'a été élue que grâce aux voix des paysans du nord qu'elle et son frère ont achetées. Voter ne sert plus à rien, il faut mettre en place le conseil du peuple que propose Suthep ».* Son petit ami, Chai, va encore plus loin et remet en cause le principe du suffrage universel : *« Pourquoi des paysans auraient-ils les mêmes droits que des gens instruits ? Nous, on a déjà de l'argent, donc personne ne peut nous acheter alors que eux, dans le nord… ».*

Le soir venu, la place du monument de la démocratie devient le centre de la contestation. Tel une rockstar sur scène, Suthep y promène sa voix rauque et harangue la foule. Hier encore, il était un apparatchik sans charisme au sein du très conservateur Parti Démocrate. En quelques semaines, à force de culot et de provocations, il en est devenu le leader incontestable et incontesté.

REPERES

Les chemises rouges :
Majoritaires dans le pays, ils représentent en grande partie les classes rurales du nord qui ont permis d'élire Yingluck Shinawatra haut la main en 2011

Les chemises jaunes :
Hostiles au gouvernement, ils sont une émanation du Parti Démocrate qui regroupe les classes moyennes et supérieures de Bangkok et du sud

L'armée :
Avec pas moins de 18 coups d'État à son actif depuis 1932, elle jouera, quoi qu'il arrive, un rôle important. Pour l'instant, elle observe.

AFP ImageForum / Pornchai Kittiwongsakul

Entouré de ses partisans, Suthep amasse les billets.

AFP ImageForum/ Nicolas Asfouri

Désormais, son visage orne t-shirts, casquettes et sacs à main. Tous ses discours sont suivis par la chaine nationale *BlueSky* et ses phrases-choc sont reprises partout ailleurs.

Pour stopper ou du moins atténuer la tornade Suthep, le gouvernement a tenté plusieurs ripostes. Jusque-là, aucune n'a eu le moindre effet. L'une de ces parades visait directement au portefeuille le chef des « jaunes », puisque les comptes de l'opposition ont été bloqués. Pour continuer à se financer, Suthep a mis à profit sa popularité naissante et fait appel à ses partisans.

Chaque jour, lorsque lui et son cortège arrivent au Monument de la Démocratie, un étrange ballet s'organise. On baisse le son des quelques télévisions allumées sur la place. Comme un seul homme, les chemises jaunes se regroupent autour de leur leader. Armés de milliers de baths, des centaines de bras se tendent vers lui. Un Waï*** et un sourire en guise de réponse, Suthep se saisit des billets et les fourre dans les quelques sacs-poubelle que tiennent ses hommes. Les donateurs oscillent entre fierté et excitation, tel Pia, femme au foyer : *« Je lui ai donné 5000 baths (125 euros). Je suis très heureuse d'avoir pu l'approcher et très fière de pouvoir aider. Le gouvernement fait tout pour nous faire taire et multiplie les provocations, le plus important c'est de ne pas y répondre et d'éviter la violence ».*

« Nous, on a déjà de l'argent donc personne ne peut nous acheter alors que eux, dans le nord... »

Sifflets en bouche à la moindre occasion, les chemises jaunes ont envahi la place du Monument de la Démocratie

PREMIERS DOUTES

Que la situation dégénère : c'est là la grande crainte des Thaïs. Le souvenir des manifestations de 2010, qui ont fait une centaine de victimes, hante encore les esprits. Aujourd'hui, les partisans de Suthep semblent avoir occulté ces événements : *« La situation était différente à l'époque, ce n'était qu'une réponse aux attaques des rouges. Cette fois, ils profitent du fait que nous ne sommes plus au pouvoir pour nous attaquer lâchement »*, accuse Suwannee.

Quelques jours plus tôt, plusieurs bombes artisanales ont explosé lors de rassemblements des chemises jaunes. Si elles n'ont pas fait de morts, elles ont fait des blessés et beaucoup fait parler dans le pays. Les coupables courent toujours, ce qui a créé une sorte de paranoïa. Pour Chai, pas de doute, le gouvernement est derrière tout ça : *« Ils essaient de nous faire peur pour qu'on arrête le mouvement et qu'on accepte leur fausse démocratie»*.

Depuis l'histoire des bombes, une certaine cassure est apparue chez les jaunes. Certains soupçonnent Suthep d'avoir provoqué les attaques sur son propre camp pour faire réagir l'armée. Pour Ploy, commerciale, une incertitude existe : *« le gouvernement n'a aucun intérêt à nous attaquer de cette façon. En faisant ça, il se couperait totalement de l'armée, je prie pour que ce ne soit pas le cas, mais il ne serait pas improbable que ces attaques soient le fruit des chemises jaunes pour pousser l'armée au coup d'État ».*

Le 2 février, tout s'est passé comme prévu. Les partisans de Yingluck ont pris le chemin des bureaux de vote et les chemises jaunes ont essayé de les en empêcher. Ils ont en partie réussi. Sur les 77 provinces du pays, 9 n'ont pas pu voter à cause des blocages, ce qui a empêché la proclamation des résultats. Le 23 février, ces provinces tenteront à nouveau de voter. C'est déjà une première victoire pour Suthep, puisqu'avec une participation de seulement 46% des votants dans les bureaux validés, Yingluck sort très affaiblie du scrutin. En attendant que la situation se calme ou, au contraire, dégénère, les deux camps continuent de se toiser et l'armée veille en silence. Pour l'instant. ☜

* La Plage : Film de Danny Boyle adapté du roman d'Alex Garland dans lequel un jeune américain se rend à Khaosan en quête de sensations fortes.

** Katoys : Un ou une Transexuel(le)

*** Waï : Remerciement traditionnel thaï, les mains jointes en inclinant plus ou moins la tête en fonction de l'importance de la personne à qui s'adresse le geste.

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

Aline Combrouze

BENOIT DROULIN L'ESPRIT D'EQUIPE

Azendoo développe une application web pour faciliter le travail au sein des entreprises. Ce programme, qui séduit les investisseurs, est né dans le cerveau de Benoit Droulin, un entrepreneur qui aime prendre des risques. Rencontre.

Par Aline Combrouze

Il est 10h30. Le soleil d'hiver illumine l'unique pièce de l'entreprise Azendoo, installée sur la rive droite de la Garonne. L'ambiance est studieuse, l'équipe est en plein travail.
A première vue, rien ne distingue Benoit Droulin du reste du groupe. Comme les autres employés de l'entreprise, il est assis à l'un des trois bureaux qui occupent le local. Une jeune femme s'avance. *« Je suis Frédérique, la responsable marketing. »* Dans le petit salon installé au fond de la pièce, Frédérique explique en aparté. *« Azendoo a été créée en 2010. Nous développons une application qui gère ce que nous appelons les "tâches collaboratives" de façon à optimiser le travail au sein des entreprises. »* Elle poursuit son discours bien rodé sur la présentation de la structure jusqu'à ce que Benoit Droulin se décide à nous rejoindre.

LES DÉBUTS DE L'AVENTURE

Son attitude - à demi-allongée sur le canapé - et sa tenue décontractée - jean et baskets - rappellent celle de ces jeunes entrepreneurs installés dans la Silicon Valley.
Benoit Droulin, 43 ans, est originaire de Nice et s'est installé à Bordeaux pour des raisons familiales. A 40 ans, il quitte la société pour laquelle il travaille depuis treize ans. Une entreprise qui édite des logiciels *« en mode traditionnel »*. Il commence alors à réfléchir à ce qu'il pourrait faire de différent et revient avec un certain détachement sur le début de l'aventure Azendoo. *« Je n'avais pas vraiment préparé ma sortie. J'ai monté une petite équipe avec d'anciens collaborateurs. »* En quelques mois, il devient chef d'entreprise et supervise le développement d'une application web collaborative, conçue sur le modèle du réseau social d'entreprise. L'objectif est de synchroniser le travail des équipes et de faciliter la gestion quotidienne des tâches, en plaçant l'humain au centre du processus.
Des petites et moyennes entreprises aux institutions, en passant par les grands groupes et les associations, Benoit Droulin souhaite avoir *« une approche globale »* de son produit en s'adressant *« à tout le monde »*. Cette idée lui vient de son expérience professionnelle en tant que salarié, au cours de laquelle il perdait en efficacité dans ses tâches quotidiennes.
Et l'organisation du travail au sein de Azendoo alors ? Un *« joyeux bordel »*, comme il le qualifie lui-même. Mais uniquement *« vu de l'extérieur »* car l'entreprise semble rester cohérente. Elle teste et utilise ses propres outils de travail en interne. *« Cette démarche est naturelle. Elle nous permet de tester ce que nous proposons aux utilisateurs. Nous travaillons beaucoup à distance. L'un des responsables est à Paris, nous suivons les clients sur le web...nous n'organisons pratiquement jamais de réunion. Si, parfois on fait des stand up meeting. »*

LA FRENCH TOUCH

Azendoo, c'est un management participatif et beaucoup d'anglicismes dans le discours. La culture de l'entreprise à l'américaine initiée par les géants Google et Facebook se mondialise. Une philosophie qui semble nécessaire pour rester concurrentiel. *« J'envisage d'installer un bureau en Californie. Ça changerait beaucoup de choses. La valeur de l'entreprise serait doublée »*, explique Droulin. Si avoir un pied aux Etats-Unis et travailler avec des Américains peut aider l'entreprise à se développer, attention, cependant, à ne pas trop s'emballer. *« Je ne souhaite pas partir m'installer là-bas et tout délocaliser. Je souhaite continuer à payer mes impôts en France et créer des emplois ici. »*
Néanmoins, le modèle économique américain pour les startups informatiques du monde entier reste la référence, marqué par les success story de jeunes étudiants devenus milliardaires, comme Mark Zuckerberg, fondateur de Facebook.
Pour être et rester dans la course sur le marché des applications web, Azendoo doit pouvoir se donner les moyens de rivaliser avec ses concurrents. Car en France, le manque de culture web et le nombre insuffisant de business angels dans l'éco-système numérique (*« 5 000 en France contre 280 000 aux Etats-Unis »*) freine le développement de l'entreprise dont le modèle financier permet une rentabilité très tardive.
L'entreprise investit beaucoup. Elle a réalisé moins de 50 000 euros de chiffre d'affaires en trois ans avec deux versions de l'application, l'une gratuite et l'autre payante. Benoit Droulin, qui se qualifie *« d'inconscient »*, est convaincu par son positionnement et son produit. Il mise tout sur la visibilité de son offre sur le web, sur le bon sens des utilisateurs qui sauront trouver l'utilité de son application. Il croit en la fidélité de ses clients actuels, suivis de très près par ses salariés hautement diplômés (spécificité bien française cette fois-ci). L'entreprise Azendoo s'implantera-t-elle à long terme à Bordeaux ? Qui sait, peut-être fera-t-elle dans quelques années la renommée de la ville aux yeux du monde entier dans les nouvelles technologies innovantes. En attendant, Benoit Droulin et son équipe travaille beaucoup pour se rendre indispensables auprès des professionnels, avec la ferme intention de révolutionner le monde du travail.

ILS TRAVAILLENT CHEZ AZENDOO

Pierre : 25 ans, développeur. *« Ce que j'apprécie ici, c'est d'avoir une autonomie dans le travail et la confiance de ma hiérarchie. Ici tout le monde partage la même passion du produit. »*

Frédérique, 29 ans, responsable marketing. *« Chez Azendoo, on travaille tous beaucoup mais on peut organiser notre vie personnelle comme on le souhaite, du moment qu'on est performant. On s'applique à nous-mêmes les valeurs que l'on souhaite véhiculer aux autres entreprises.»*

LE JOURNAL DE 1914

Archives de La Mémoire de Bordeaux et de la Communauté urbaine

Par Thomas Evrard

BORDEAUX TREMBLE

Troisième épisode des chroniques de 1914 dans *Imprimatur*. Dans ce numéro, nous revenons sur la vie des Bordelais entre le 8 et le 14 février, à partir des archives de *La Petite Gironde*, le quotidien local de l'époque.

« *Il y a crime* ». Dimanche 8 février, 10 h : en entrant dans l'épicerie au 1 rue Mercière, à Bordeaux, le commissaire Chaine découvre la trappe de la cave grande ouverte. Son instinct ne le trompe pas. Quelques pas lui suffisent pour pénétrer dans la chambre de l'épicière, Mme Guiout. Il y découvre son cadavre mutilé. Son visage n'est plus « *qu'une bouillie sanguinolente* ». Elle a perdu tellement de sang que le matelas en est imbibé. L'autopsie révèlera qu'on s'est acharné sur la pauvre femme avec une hachette.

Ce tableau sordide alimente les conversations alentours. La rumeur enfle. Et si l'*introuvable Mary*, auteur d'un meurtre tout aussi effroyable rue d'Ornano, était revenu en ville ? Et s'il avait tué à nouveau ? Racontars pour la police. Les enquêteurs suivent une toute autre piste, du côté de la clientèle jugée « *peu fréquentable* » de l'épicière. Le motif du crime est rapidement identifié. On a volé le peu d'économies que gardait Mme Guiout, ainsi que les volailles qu'elle avait cuisinées pour la vente du dimanche matin.

La viande, un sujet qui est déjà dans toutes les bouches. Le conseil municipal a dévoilé fin janvier son projet de réforme de l'inspection de la viande. Le poste du marché des Capucins doit être transféré à l'abattoir. Toutes les viandes y seraient inspectées... sauf celle des agneaux, qu'on inspecterait toujours aux Capus. Voilà qui promet plus de fonctionnaires, plus de dépenses et un prix plus élevé sur les étalages.

Les travaux affectant le barrage de Budos (à 40 km au sud de la ville) dont une partie s'est effondrée en mai de l'an dernier, n'arrangent rien. Toute la semaine, la mairie demande à la population de réduire sa consommation d'eau, car on en manque. Les appartements des étages les plus élevés connaissent des difficultés d'approvisionnement. La grogne monte : il faut accélérer le rythme des travaux. La mairie entend, et promet un rétablissement de la situation dans l'après-midi du dimanche 15.

VOL DE PUBLIC

Le grand concours hippique du Sud-Ouest offre aux Bordelais une occasion de se changer les idées. Sous un soleil resplendissant, l'esplanade des Quinconces accueille un public plus nombreux que lors des précédentes éditions, et « *les dames arborent leurs plus belles tenues de l'avant saison printanière* ». La manifestation dure dix jours, pendant lesquels elle dérobe des spectateurs aux salles de théâtre.

Les directeurs du Grand Théâtre, justement, veulent séduire un nouveau public. Ils ont été désignés mardi par le conseil municipal. Louis Perron, metteur en scène stéphanois, et René Chauvet, compositeur girondin, projettent de moderniser les spectacles en utilisant l'électricité. Ils pourront compter sur la lampe Z, la nouvelle ampoule « *incassable, qui ne noircit pas* ».

Vendredi 13 février : en plein milieu de la nuit, un coup de feu retentit dans la rue Millière. La brigade cycliste arrête un des trois cambrioleurs qu'ils viennent de surprendre en flagrant délit. Les deux autres s'échappent par les toits. L'épicière de la rue Mercière à peine enterrée, les cambrioleurs de la rue Millière lui volent la vedette. Il était temps, Bordeaux a besoin de trembler.

La Petite Gironde

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

QUAND LE DON FAIT RECETTE

Depuis une dizaine d'années, les recruteurs de dons envahissent les rues à la recherche de fonds pour des ONG et des associations. Enquête sur un métier entre business et humanitaire.

Par Lily Le Piver

Madame, Monsieur, une petite minute pour la faim dans le monde ? Un large sourire sous une capuche de K-way jaune, le jeune homme aborde les passants. Samedi, 15 heures, la rue Saint-Catherine est bondée. Bloc-notes à la main, logo bien visible, les « recruteurs de donateurs » sont actifs. Recruteur de donateurs, un terme barbare pour désigner une mission très simple : la collecte de promesses de dons. Toute la journée, des jeunes, étudiants pour la plupart, arpentent les rues, accostent les passants en quête d'une signature, d'une promesse de versement mensuel pour une cause humanitaire. Le speech reste identique : « *Connaissez-vous Médecins du Monde ?*» Une réponse par la négative, et hop ! C'est parti pour une rapide explication agrémentée de chiffres et de dates, le tout saupoudré d'une bonne dose de morale.

PROFESSIONNELS DE LA BONNE CONSCIENCE

Le discours, les vêtements estampillés aux couleurs de l'association. L'attirail du parfait militant est là. Le promeneur s'imagine de bons samaritains, venus prêcher la bonne parole de leur ONG, malgré le mauvais temps et l'ignorance des passants. Si ces étudiants fauchés trouvent le moyen d'aider de nobles causes, pourquoi pas vous ?

Malgré le costume, les recruteurs de dons ne sont pas militants mais bien salariés. "*On ne doit jamais cacher le fait d'être payé. La politique d'ONG Conseil* (entreprise leader sur le marché) *est la transparence. Mais clairement, on évite de le mentionner*», explique Marie, une ancienne employée de l'entreprise. Chez Cause à effet, le concurrent direct, la politique est identique, confirme Laurent, un ancien salarié : « *Je ne me présentais évidemment pas en disant « Salut, je suis payé pour te parler", mais si on nous pose la question, nous avons l'obligation de dire la vérité*».

Répéter un discours appris quelques jours plus tôt dans le but de récolter de l'argent, c'est le quotidien de ces jeunes. Cette semaine, ils travaillent pour Aide et Action, la semaine suivante, ce sera pour Amnesty ou Handi-

En plus de sa Grande collecte nationale, la Croix Rouge fait régulièrement appel aux recruteurs de dons

cap international. « *Tu es là pour vendre, on te file un argumentaire dans ce but. Tu n'es pas censé être réellement convaincue de ce que tu dis. Moi je n'étais pas d'accord avec tous les principes des associations que je défendais mais on n'est pas non plus en désaccord avec leur idéologie fondamentale. On ne peut pas recruter que des militants, ils ne sont pas assez nombreux* », confirme Gabrielle, après une mission pour ONG conseil.

COMMERCE OU CONVICTIONS ?

La différence entre le bénévole et le salarié ? La fiche de paie. 10 euros brut de l'heure en moyenne. Et si le salarié est payé, c'est qu'il obéit à des logiques de rentabilité. Une logique qui se retrouve dans la stratégie de recrutement de ces entreprises. Le candidat au poste subit deux entretiens, le premier téléphonique, le second en face-à-face. Ils ont pour objectif d'évaluer ses compétences. Si la sensibilité aux causes défendues est un « plus », de vraies aptitudes commerciales sont surtout recherchées. Interrogés sur le sujet, les recruteurs restent pour le moins évasifs. Pourtant, il suffit de postuler pour avoir le fin mot de l'histoire, comme le confirme cet étudiant qui leur a passé un coup de fil « *pour voir* ». « *J'ai postulé auprès d'ONG conseil en tant qu'étudiant en commerce. J'ai bien précisé que je n'avais aucune connaissance du monde associatif et que je ne me sentais pas spécialement concerné par l'humanitaire. Ma candidature a pourtant été retenue. Je pense que mes connaissances en techniques de vente ont beaucoup joué*", raconte Jules. Contactée pour discuter de leurs critères de recrutement, la société ONG Conseil n'a pas souhaité répondre à nos questions.

« J'avais des quotas, c'était trois donateurs par jour »

Mais être payé pour recruter des dons implique aussi une obligation de rentabilité. « *J'avais des quotas : c'était trois donateurs par jour. Ils ne t'imposent jamais de parvenir à les « faire », mais si tu ne remplis pas le contrat, on te pousse vers la sortie*", révèle Marie. Un constat également observé par Laurent : « *Je me souviens notamment de cet entretien que j'observais de loin, entre une amie et le boss de l'association. Ses résultats étaient faibles, mais sa période d'essai s'était achevée depuis quelques jours ; il ne pouvait plus l'éjecter. Il a donc essayé de la pousser dehors de façon un peu plus insistante : « Ça va, tu le vis bien de faire perdre de l'argent aux associations ? », ponctué par des « tu n'es sûrement pas faite pour ça.* »

Une telle pression pousse parfois les jeunes recruteurs à sortir du speech et à céder au discours culpabilisant. Or, cela équivaut à franchir la ligne jaune. « *Interdiction de culpabiliser le passant. Certains idiots le font, mais c'est la pire des solutions. La personne finit par adhérer, puis elle annule son bulletin dès le lendemain, et finit par haïr tous les recruteurs qu'elle croisera* », reprend Laurent.

GAGNER DE L'ARGENT TOUT EN ÉTANT UTILE

Concilier utilité et job alimentaire, c'est le pari tenté par ces commerciaux d'un nouveau genre. Pierre travaille depuis 6 mois comme recruteur de dons. Depuis, il a appris à aimer ce métier : « *Je cherchais un boulot pour remplir le frigo et ça me parlait plus que de bosser à Mc Do ou dans un bar. Je défends des valeurs dans la rue. J'ai commencé pour l'argent, et je continue parce que ça me plait* ." Un témoignage confirmé par l'expérience de Marie : « *La moitié de l'équipe était constituée par des salariés à plein temps d'ONG Conseil. Ils sont très impliqués dans ce qu'ils font et ont à cœur de bien défendre les associations. L'autre moitié était composée d'étudiants en job d'été, on aurait pu bosser pour n'importe quelle asso.*"

Comme l'habit ne fait pas le moine, porter les couleurs d'une ONG ne fait pas un militant. Les recruteurs de donateurs sont bien des professionnels. Ils sont engagés non pas par une association mais par une entreprise intermédiaire et lucrative. Bien souvent, ce sont des étudiants à la recherche d'un petit revenu pour arrondir les fins de mois. Mais de plus en plus, ce sont de véritables professionnels, formés à la collecte de dons. ☜

Charly Triballeau/AFPImageForum

Histoire du *street fundraising*

- Le *street fundraising* ou *face to face* a été inventé par Greenpeace dans les années 90. Importée en France en 1998, cette méthode permet d'atteindre une cible difficile : les jeunes.
- Ce mode de collecte permet de recruter de jeunes adhérents et assure des rentrées d'argent stables et régulières à l'association.
- 3 entreprises leader se partagent l'essentiel du marché : ONG Conseil, concurrencée depuis quelques années par Cause à effet et Direct Sud.

Le *street fundraising* en quelques chiffres :

- Un recruteur de donateurs est payé en moyenne 10 euros brut de l'heure (le SMIC est à 9,53€).
- Une entreprise comme ONG Conseil facture en moyenne 72 euros de l'heure à l'association pour chaque recruteur sur le terrain.

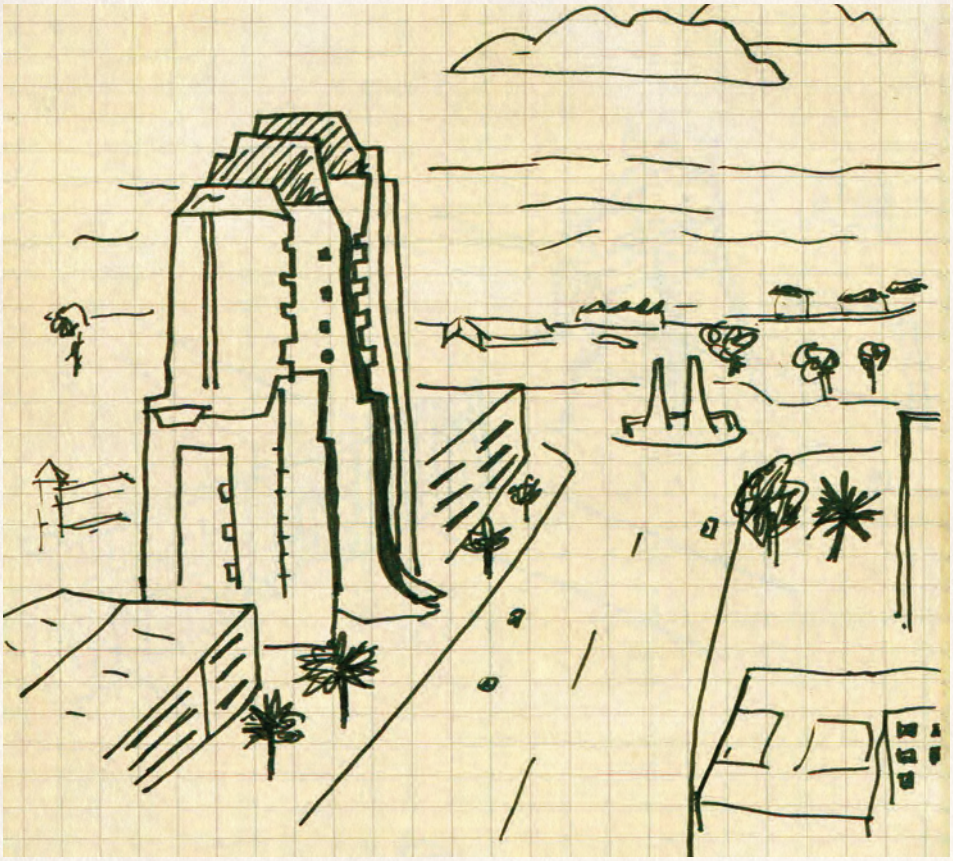
Charly Triballeau/AFPImageForum

Depuis une quinzaine d'années, ONG et associations investissent les rues pour une collecte "en face à face"

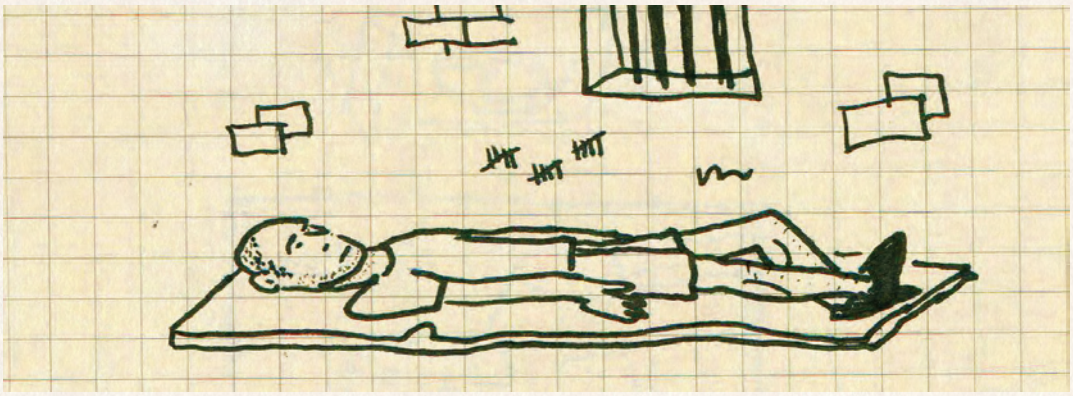
IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

EXILÉ POUR UN NOM

Clément Guerre et Lily Le Piver
Illustrations par Clément Bénech



Patrick vit et travaille à Kinshasa au Congo. Il est comptable dans une grande entreprise qui lui offre un revenu confortable, une vie stable et épanouie. Il a tout pour être heureux. Jusqu'à ce 28 février 2011 où il se retrouve au mauvais endroit au mauvais moment. Il se souvient.



FÉVRIER 2011

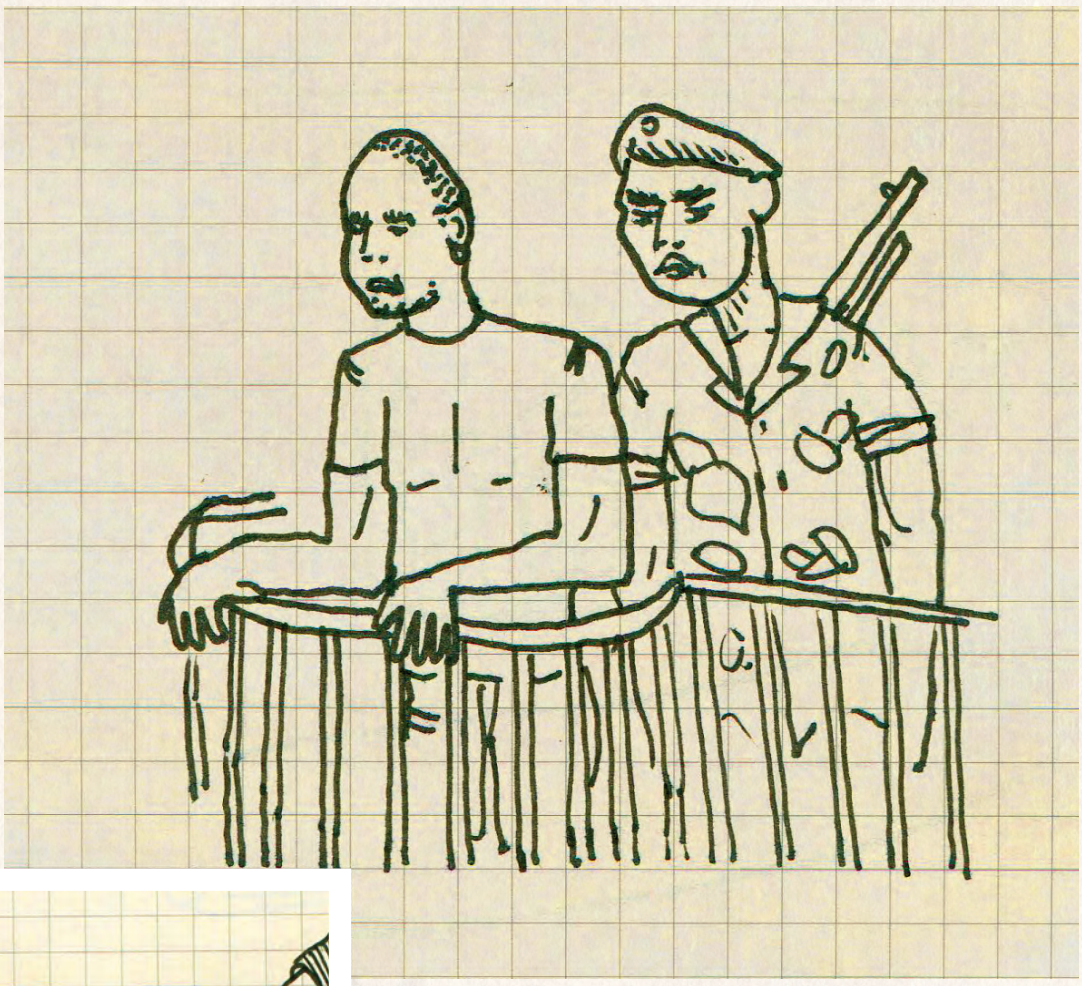
Ce jour-là, je termine enfin ma semaine. Période de bilan dans l'entreprise. Les heures sup' s'enchainent. Enfin, je prends l'air. Il fait chaud. Il est 22 heures. Les larges rues du quartier de Gombe, à Kinshasa, sont désertes. Le dimanche, mon chauffeur est au repos. Plus aucun taxi, je rentre à pied. Plus d'une heure de marche mais ça tombe bien, j'ai besoin de respirer.

Il fait presque nuit, l'ambiance dans la ville est comme sourde. Le temps semble s'être figé sur l'avenue Komoriko, l'artère principale du quartier de Kitambo. Soudain, à l'angle d'une rue, j'entends marcher derrière moi. Le bruit des bottes devient de plus en plus pressant. Trois militaires m'interpellent. Ils me contrôlent, je sens une tension inhabituelle. Au Congo tout le monde redoute les militaires, et moi, je crains qu'ils me tuent. L'un d'eux regarde ma carte d'identité, quelque chose le dérange… Je comprends que c'est mon nom, d'origine Luba. Ils deviennent menaçants, m'accusent d'appartenir à un groupe rebelle. Je me tais. Ils me giflent plusieurs fois. Je fais le têtu, je les regarde dans les yeux, je leur tiens tête. D'un coup, l'un d'eux sort un couteau et me poignarde au bras.

On me jette en cellule pour la nuit. J'ai du mal à comprendre ce qui m'arrive. C'est mon nom qui me cause tous ces soucis. Je suis d'ethnie Luba, comme l'opposant principal au régime, Étienne Tshisekedi. Ce soir-là, avec moi en prison, il y a plusieurs jeunes, peut-être des rebelles. Certains saignent. Des plaies au visage. Je reste silencieux jusqu'au matin.

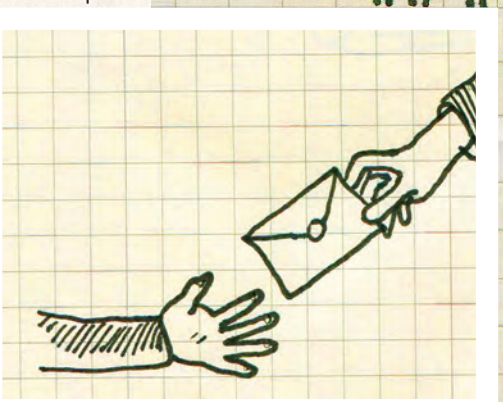
Tout va très vite. Mon procès a lieu le lendemain. Mon crime ? Avoir participé aux attentats contre le président dont on parle partout en ville. C'est impos-

sible. J'ai des preuves. La veille, dans mon bureau, je bossais. Coupé du monde à cause du ronronnement du climatiseur. Je n'ai pas entendu les attentats, les coups de feu. Mon avocat argumente devant la Cour. « *Son patron est blanc* » (un Belge). Mais la police l'a tenu au courant de mon cas. Mon patron craint désormais pour sa société et ne peut plus m'aider. Après les attentats de dimanche, ils ont besoin de coupables. Mon procès est rapide. Le juge est contre moi. Je prends de la prison ferme.



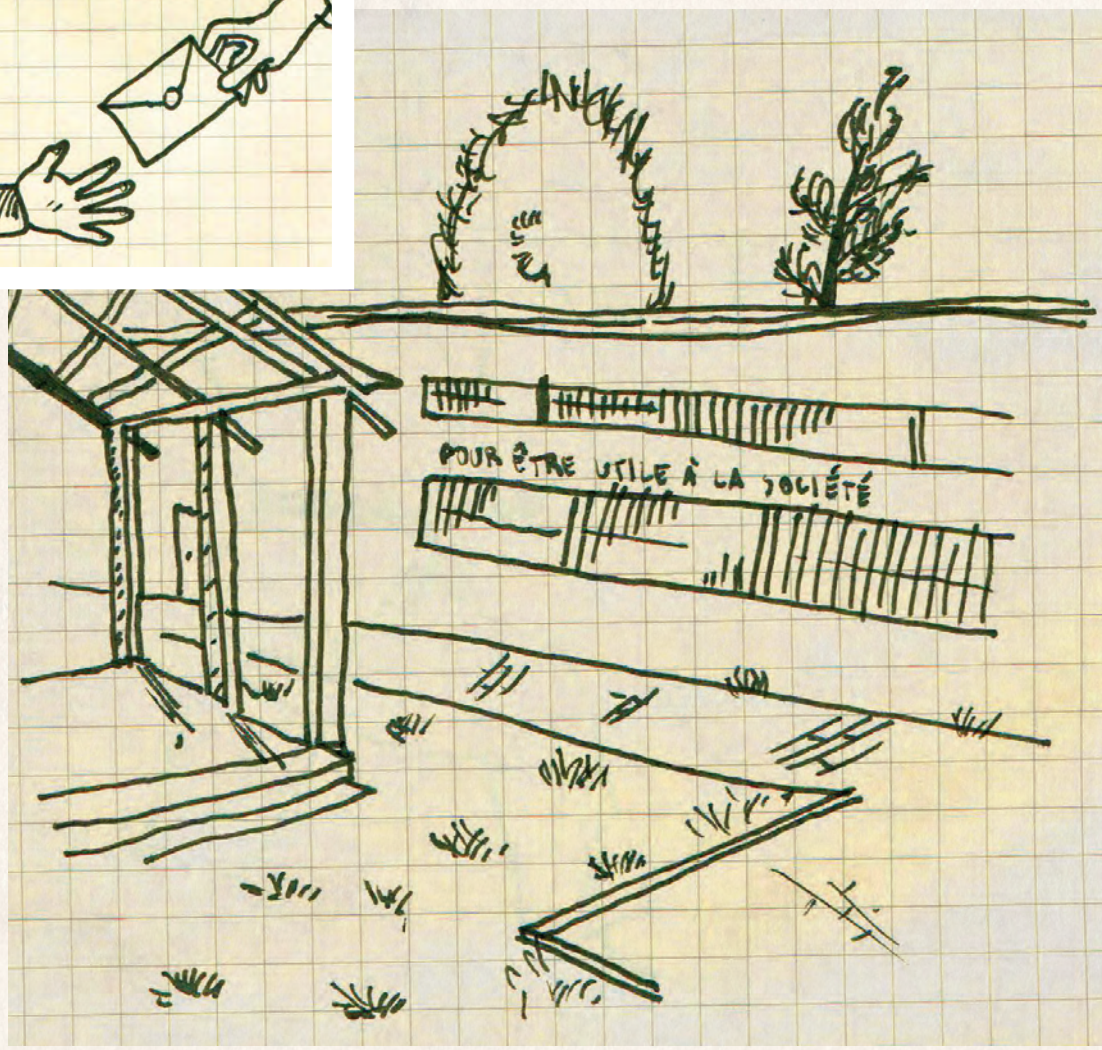
MARS 2011

6 mois de taule. Un enfer. La surpopulation et la chaleur me rendent la vie impossible. On est entassé à quinze par cellule. Sans lit, je dors à même le sol, la plupart du temps. Les gardiens sont violents. Ils crient, nous battent et nous font peur. Deux jeunes étudiants, qui ont eu le malheur de leur tenir tête, leur servent de victime. Pour nous foutre la trouille, ils les frappent et les humilient en public. Les coups et les travaux forcés sont monnaie courante. Il m'arrive de devoir brosser le sol de toutes les cellules et de tailler la pelouse de la grande cour avec un simple coupe-coupe. J'essaie de passer inaperçu. J'évite les bagarres et les problèmes avec les autres détenus. Mes seuls loisirs sont les matchs de foot qui passent à la télé. Dès que je peux, je m'isole pour aller prier à l'église catholique de la prison.



OCTOBRE 2011

Je quitte la prison de Makala. C'est l'automne. L'influence de mon patron sur le juge a-t-elle fini par payer ? En tout cas, je suis libéré sous caution (plus de 500 000 Francs congolais). On me pose une seule condition : pointer 3 fois par semaine au commissariat. Je retourne vivre chez mes parents. Je me sens abattu et ne peux plus travailler. Tous les lundis, mercredis et vendredis, c'est le même rituel. Je me présente au commissariat avec, à chaque fois, des enveloppes de dollars pour qu'on me foute la paix. Une garantie qui est nécessaire pour éviter le pire : retourner au trou.



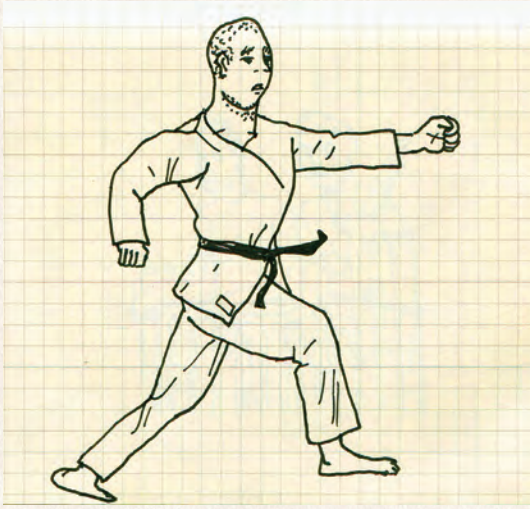
IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

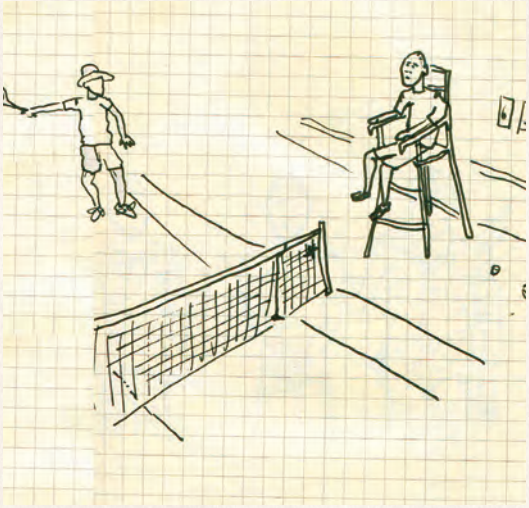
Depuis que je suis rentré de prison, mes parents s'inquiètent, me préviennent : « *Ta vie n'est plus en sécurité ici* ». Même en liberté provisoire, c'est dangereux. J'ai la nostalgie de ma vie d'avant. Lorsque mon patron m'emmenait avec lui à ses parties de tennis. Des après-midi que je passais avec sa famille. Des entrainements de judo avec mes amis. Aujourd'hui, j'ai peur pour mes deux frères et ma sœur, tous plus jeunes que moi. Je redoute le jour où je n'irai pas pointer à la police. Que vont-ils faire à ma famille ?

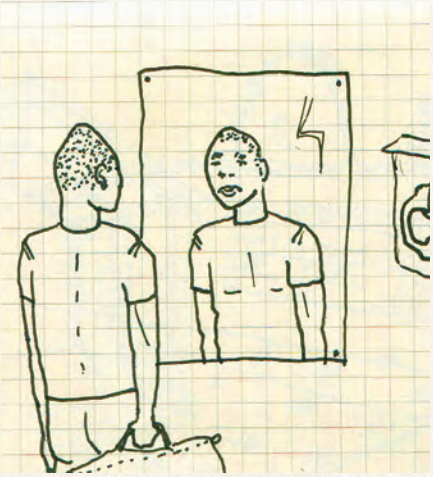
NOVEMBRE 2011 :

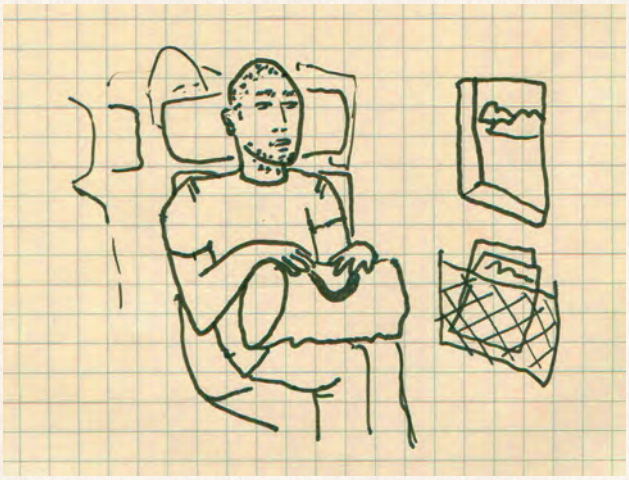
Mon patron organise clandestinement mon départ depuis plusieurs semaines. Je ne peux plus rester au Congo. Où aller ? Il me conseille la France. On me procure une fausse identité, essentielle pour passer la douane. Un passeport avec ma photo et le nom de quelqu'un d'autre. Je passe mes derniers jours à Kinshasa la peur au ventre. Je n'ose plus sortir dans la rue de peur de croiser les flics. Vendredi. Je dois aller pointer à la police. Je n'y vais pas. Au lieu de ça, mon ancien chauffeur m'attend pour m'amener à l'aéroport Ndolo. Je n'ai jamais quitté ma famille. Mais voilà, je vais prendre l'avion pour fuir mon pays. Puis me reconstruire une autre vie dans un pays inconnu : la France. ☜

** Le nom a été modifié.*









LE CONGO

Congo belge, puis Zaïre et enfin République Démocratique du Congo (RDC).

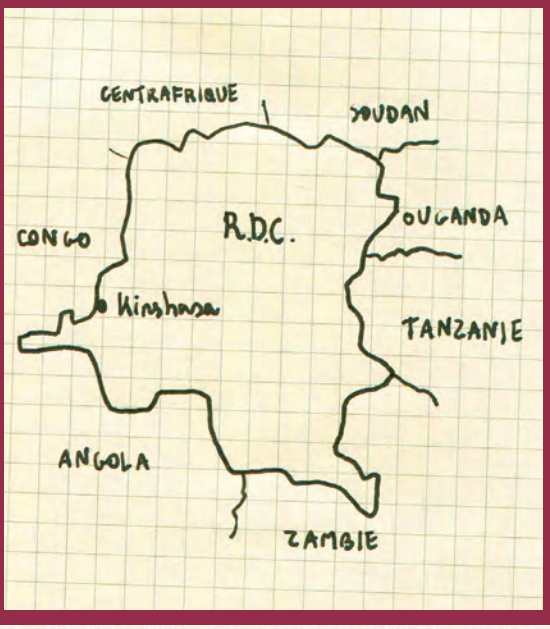
- **1960 :** Indépendance.
- **1965 :** Début du règne autoritaire du président Mobutu.
- **1997 :** Mobutu fuit le pays et Laurent-Désiré Kabila devient président.
- **2001 :** Kabila est assassiné, son fils Joseph Kabila dirige le pays.
- **2011 :** réélection de Joseph Kabila contestée par Étienne Tshisekedi.

On compte plus de 250 ethnies au Congo. La population est aussi divisée en différents groupes linguistiques. L'ancien dictateur Mobutu parlait par exemple le Lingala. À l'opposé, l'actuel président Joseph Kabila serait d'origine tutsi et rwandaise, et parle plus facilement l'anglais et le swahili. Enfin son opposant, Étienne Tshisekedi est francophone et parle le Lingala.

Que s'est il passé ce jour là ?

Dimanche 27 février 2011 à Kinshasa. À 13 heures survient une double attaque qui vise le président Joseph Kabila. Un groupe armé s'approche de la résidence du président, située dans le quartier de Gombe. Il est cependant repoussé par les gardes présidentiels. Simultanément a lieu une seconde attaque au camp militaire de Kokolo. Elle vise une armurerie. Les affrontements feront sept morts dont cinq militaires et une trentaine de blessés.

Le pouvoir en place qualifie cette attaque de « *tentative de coup d'état* ». Dans la soirée et les jours qui suivent, de nombreuses interpellations envers les rebelles supposés ont eu lieu dans toute la ville. Parmi eux, Patrick se retrouve en prison, arrêté par les militaires parce qu'il possède un nom d'origine Luba, comme l'opposant Étienne Tshisekedi.



OÙ EST PASSÉE LA GÉOLOC' ?

Haro sur la géolocalisation. Le 22 octobre dernier, la Cour de Cassation, plus haute juridiction administrative, rend un arrêt limitant son utilisation. Policiers et magistrats grincent des dents. Un projet de loi est étudié en urgence.

Par Thibault Seurin

En langage administratif, on appelle cela un « suivi dynamique ». Un point mouvant sur une carte, dont le policier suit tous les déplacements. En clair, un acte de géolocalisation. Dans un arrêt récent, la Cour de Cassation reconnaissait qu'elle « *constitue une ingérence dans la vie privée et familiale* ». De son côté, la Convention européenne des droits de l'homme considère que toute atteinte à la vie privée doit être « *prévue par la loi* ». Sauf qu'en France aucune loi n'encadre les mesures de géolocalisation. Il y a donc urgence en la matière.

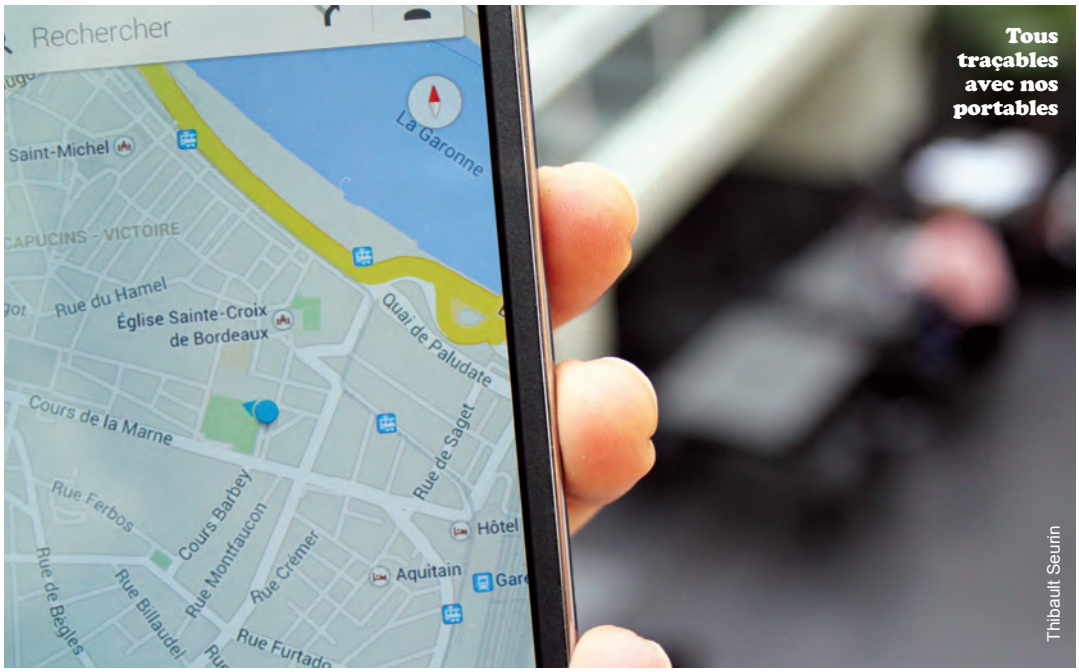
En attendant l'adoption d'un texte, les procureurs qui dirigent les enqûetes préliminaires sont priés de se passer de la « Géoloc' ». Mais dans la réalité, le parquet se montre plutôt souple avec la directive. « *Quand des faits graves se déroulent la nuit, on autorise la géolocalisation, quitte à mettre un juge sur l'affaire le lendemain* », précise une magistrate du pôle « Grande criminalité organisée » du parquet de Paris.

Opportunément, on apprend dans la presse que le procédé est efficace. Il a permis de mettre fin à la cavale de Rédoine Faïd, évadé mi-avril de la prison de Sequedin. Un portable glissé sous le siège passager de son véhicule avait conduit les policiers jusqu'à sa planque. « *C'est une technique indispensable dans toutes les affaires de grande criminalité, notamment pour prendre les auteurs en flagrant délit* », souligne la magistrate. « *Cette histoire paralyse les enquêtes* », ajoute Michel Chouippe, du syndicat Unité SGP Police. « *C'est très mal vécu par les policiers, qui n'ont pas le sentiment d'empiéter sur les libertés individuelles* ».

GÉOLOCALISÉ POUR UN VOL

De manière générale, le principe du texte de loi fait consensus parmi les parlementaires. « *Je vais voter un texte de la majorité pour la première fois* », a souri le député UMP Eric Ciotti lors de la séance publique du 11 février. Reste à s'accorder sur plusieurs points. Quelle marge de manœuvre accorder aux procureurs s'agissant du « traçage » des malfaiteurs ? Ils chapeautent plus de neuf enquêtes sur dix, impossible de leur sucrer définitivement la géoloc'. En l'état actuel des débats, le parquet pourra recourir à ce type de surveillance durant 15 jours. Passé ce délai, un juge devra l'autoriser.

La géolocalisation devrait pouvoir viser toute personne suspectée d'un acte répréhensible d'au moins trois ans de prison. Ce qui comprend le simple vol. « *C'est large, mais dans le milieu du grand banditisme, un véhicule volé peut ensuite servir à un braquage ou un deal* », explique la magistrate du parquet. L'officier de police pourra prendre l'initiative d'une géolocalisation, avec un contrôle a posteriori du Procureur, qui devra motiver la démarche sous 24 heures. « *C'est difficile de savoir à quel moment l'enquête débute réellement* », explique Michel Chouippe. « *Dans la lutte contre les bandes organisées, on connait les personnes impliquées. Dès qu'elles sortent de prison, elles prennent des contacts et montent un coup. À quel moment une géolocalisation se justifie-t-elle réellement ?* ». C'est là tout l'enjeu du projet de loi. ☜



Tous traçables avec nos portables

Thibault Seurin

Pistés en temps réel

Pour suivre à la trace un suspect, la police a recours à plusieurs techniques. Mais les délinquants ne manquent pas d'astuces.

Un policier peut géolocaliser la puce d'un téléphone portable. Muni de son numéro, il identifie l'opérateur à l'aide d'un logiciel. Une « demande de réquisition » est transmise à la société prestataire de service. Il faut compter une à plusieurs heures pour recevoir, par mail, le code qui permet d'accéder aux cordonnées géographiques du client ciblé. Certains fonctionnaires de services spécialisés sont même équipés d'Ipad, pour faciliter les filatures.

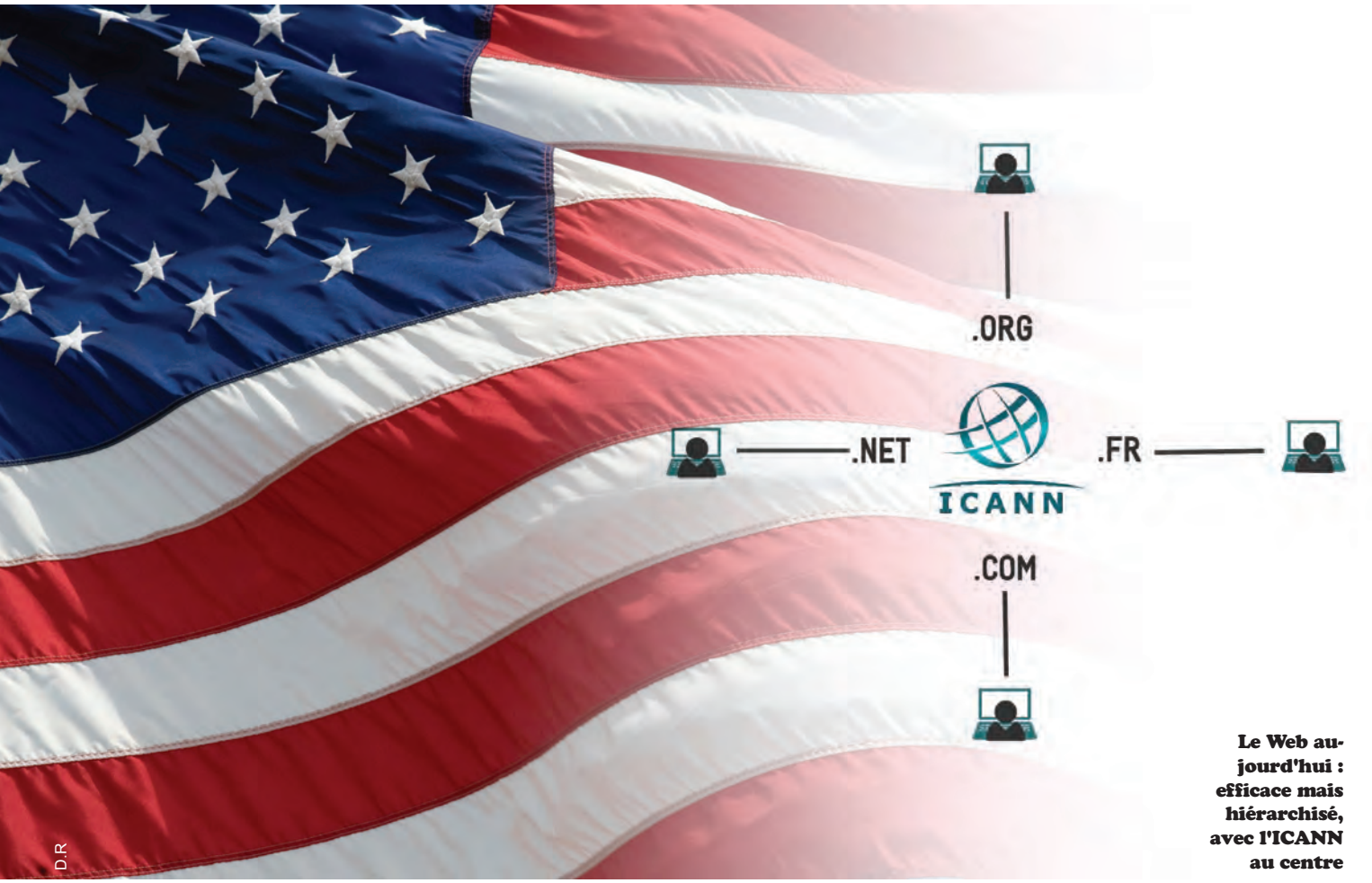
Moins courant, mais tout aussi efficace : la pose d'une balise, souvent sous un véhicule ou caché dans l'habitacle. Son utilisation se fait en douce, sans être mentionnée dans un rapport. La balise associe un GPS, localisant la position, à un boitier GSM téléphonique qui transmet l'information en temps réel.

Mais les truands connaissent la parade : le brouilleur. Dans ce cas, les policiers peuvent opter pour une balise utilisant un signal radio. Elle est souvent utilisée en cas de défaillance du réseau, notamment dans des endroits reculés. Toutefois, dans ce cas-là, les poursuivants doivent être postés au plus près de la balise, pour capter sa fréquence. Les voyous se méfient également des téléphones. Ils privilégient les puces étrangères et évitent de les transporter. À l'instar des gangsters mis en scène dans la série *The Wire*, ils peuvent utiliser des « bipeurs ». Son avantage : n'émettre aucun signal.

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

LES PIRATES ET LE MONARQUE

Ça chauffe entre le Suédois *The Pirate Bay* et l'Américain ICANN. Au centre de la polémique : le butin des adresses internet et ce qu'on peut en faire.



D.R

Le Web aujourd'hui : efficace mais hiérarchisé, avec l'ICANN au centre

Par Robin Lambert

2014 sera l'année du Web 3.0, impossible à censurer. Entièrement démocratique et parfaitement sûr ! C'est ce que vient d'annoncer *The Pirate Bay* en ce début d'année. Le site suédois de téléchargement le plus connu au monde va lancer un service de gestion des adresses internet. Concurrençant ainsi directement celui de l'ICANN, *Internet Corporation for Assigned Name and Numbers.* Cet organisme, basé aux USA, est critiqué depuis sa création par de nombreuses associations d'internautes. Son manque de transparence et sa collusion avec le gouvernement américain dérangent.

La guerre entre *The Pirate Bay* et l'ICANN est donc engagée. Elle ne date pas d'aujourd'hui. En effet, depuis sa création en 2003, le site a été bloqué une bonne dizaine de fois par des ayants-droits fâchés de voir leur contenu partagé gratuitement sur la toile. À chaque fois, le site a dû changer d'adresse et de lieu : .org en Suède, .sx à Saint-Martin, .ac à l'Île de l'Ascension… Fatigué de contraindre ses serveurs à parcourir le monde, les pirates suédois viennent de dévoiler leur dernière arme dans leur lutte contre l'organisme américain.

LES MILITANTS SUÉDOIS

The Pirate Bay va donc lancer d'ici quelques mois un nouveau Web qui utilisera son propre carnet d'adresses internet. Au lieu d'être entièrement centralisé sur l'*ICANN* (voir schéma ci-dessus), le nouveau système sera décentralisé (voir schéma ci-contre). De ce fait, impossible de bloquer les sites dérangeants à l'échelle d'un pays comme le font la Corée du Nord, les Émirats Arabes Unis ou la Grande-Bretagne. Rendre internet aux internautes, ça pourraient être le slogan des militants suédois.

L'enjeu est énorme : il s'agit de savoir qui commande sur internet. Est-il normal par exemple qu'un site comme *RojaDirecta*, déclaré légal par la justice espagnole, ait pu voir ses noms de domaines saisis par la justice américaine ? Ce rôle devrait revenir à la justice de chaque pays. De plus, laisser les gouvernements choisir qui peut s'exprimer sur internet pose un problème de liberté d'expression. Sans aller jusqu'à l'exemple nord-coréen, le printemps arabe montre la

place centrale qu'occupe le Web dans une société.

UN OUTIL LIBRE ET GRATUIT

Il y a aussi un aspect idéologique. Ceux qui ont construit le Web, le voient comme un outil libre et gratuit à la disposition de tous. Cet esprit se retrouve aussi bien dans le mouvement du logiciel libre que chez les hackers (terme pas forcément péjoratif). On comprend alors qu'ils voient d'un mauvais œil la centralisation totale de la toile autour de l'ICANN.

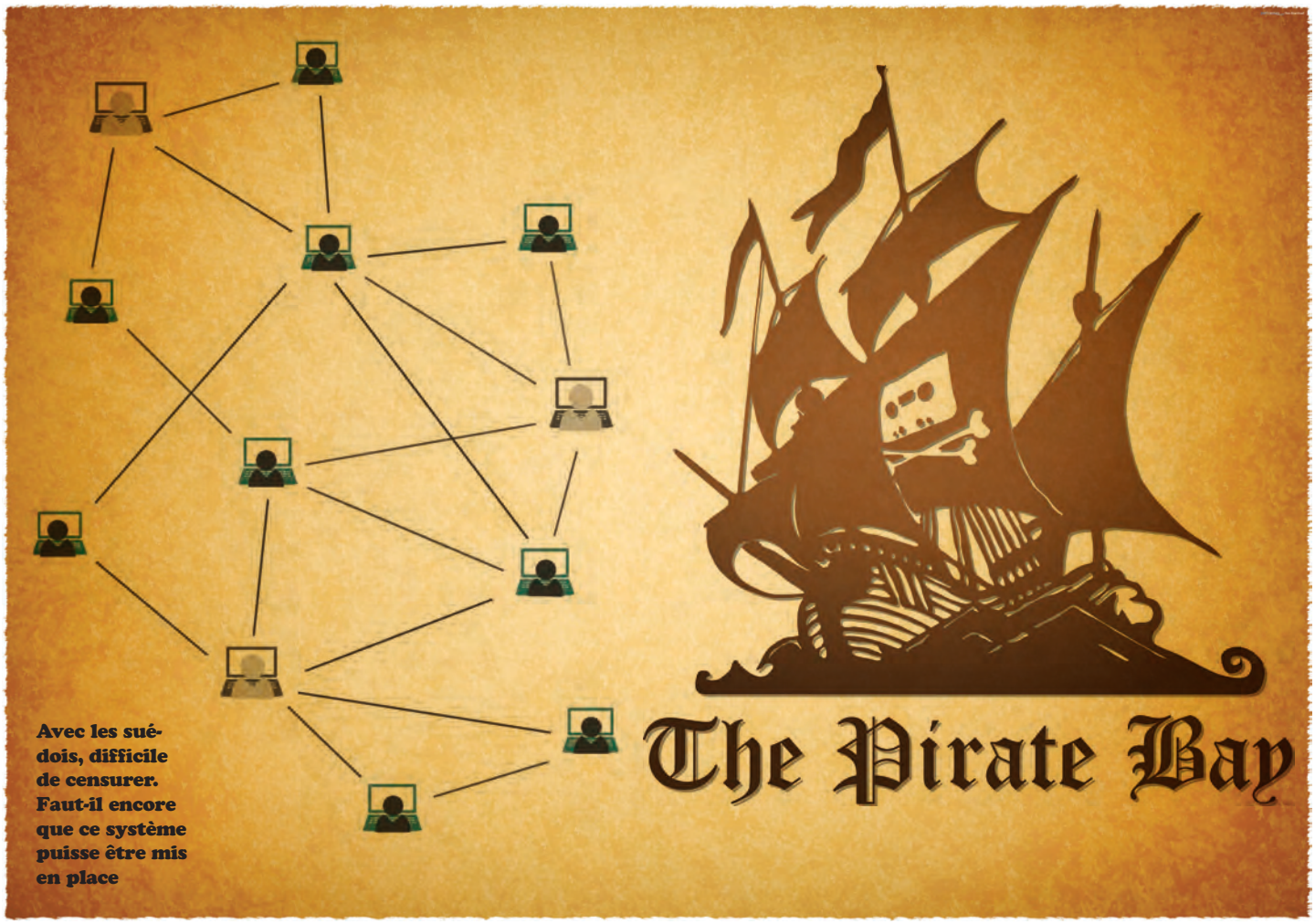
COMMENT EN EST-ON ARRIVÉ LÀ ?

Internet et le Web ont été conçus comme des outils décentralisés, capables de continuer à fonctionner si une partie du réseau disparaissait (une préoccupation quotidienne au temps de la guerre froide). En grandissant, les contraintes techniques ont forcé les développeurs à centraliser le carnet d'adresses et à confier sa gestion à une entité unique. Ce système, appelé DNS (*Domain Name System*), a d'abord été géré directement par le gouvernement américain, de 1983 à 1998. Les rênes ont ensuite été confiées à l'ICANN. Cet organisme, qui maintient et met à jour le carnet d'adresses de l'ensemble du Web, est peu démocratique. En effet, les États partenaires de l'organisation n'y ont qu'un rôle consultatif, et l'attention prêtée aux demandes des citoyens est nulle.

"HACKER" LE WEB

Ça fait plus de trois ans que le dossier de la réforme de l'organisation traîne. Officiellement, le contrat que l'ICANN entretenait avec le département du Commerce des États-Unis a pris fin en septembre 2009. L'Union européenne aimerait que les missions de l'ICANN soient désormais remplies par un organisme dirigé par l'ONU, mais cette option a été rejetée par le gouvernement Bush. L'administration Obama a quant à elle rejoint l'UE pour accentuer le rôle des États. L'idée d'une gestion onusienne est cependant critiquée par les acteurs de l'internet libre, qui lui préfèreraient une gestion coopérative où les citoyens auraient leur mot à dire.

Reste le plan d'invasion des pirates suédois. Celui-ci constituerait un "hack" (un détournement) du système de gestion actuel. Mais si les états ne s'entendent pas vite entre eux, *The Pirate Bay* pourrait bien rafler la mise avec son Web pair-à-pair. ☜



Avec les suédois, difficile de censurer. Faut-il encore que ce système puisse être mis en place

D.R / Infographies : Thibault Seurin

DÉFI TECHNIQUE

Selon Stéphane Bortzmeyer, expert en réseau et fin connaisseur de l'ICANN, le projet des suédois semble intéressant "*sur le papier*", mais représente un sacré challenge technique. Il qualifie par exemple de "*bonne idée*" le fait de partager le contenu des sites en peer-to-peer, mais il reste un défi de taille. L'avantage majeur du système centralisé de l'ICANN tient en un mot : unicité. Une adresse de site mène vers une seule et même page, quel que soit l'endroit où l'on se trouve dans le monde. Cela est rendu possible par l'ICANN qui vérifie l'unicité du lien adresse tapée-page affichée.

Mais sur un réseau sans autorité centrale comme celui de *The Pirate Bay*, qui vérifiera ?

CC Vimeo

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

DERNIERS OBSTACLES AVANT LES MONDIAUX

Une première en France : les Jeux Equestres Mondiaux auront lieu en Normandie cet été. Programme, objectifs et chances de gagner : où en sont les cavaliers français ?

Roger-Yves Bost et Myrtille Paulois au Jumping International de Bordeaux

Frédéric Chéhu

Par Magali Pretagut

Bosty ! Bosty ! scandent les spectateurs du parc des Expositions de Bordeaux. Guidée par Roger-Yves Bost, Castle Forbes Myrtille Paulois frappe le sol et s'envole sur le dernier obstacle à deux barres. L'oxer bleu et blanc d'un mètre soixante n'est pas tombé. Le public exulte et se lève. Standing ovation pendant de longues minutes. La jument à la robe brune et au crin noir, du cavalier français Roger-Yves Bost réalise là une incroyable performance. Le 8 février dernier au Concours de Saut International de Bordeaux, devant une foule en liesse, c'est un sans-faute en 35 secondes et 66 centièmes qui vient d'être réalisé au barrage de l'étape de Coupe du monde. Le couple finira par se classer deuxième derrière l'allemand Marcus Ehning et son étalon Cornado. Roger-Yves Bost, qu'on surnomme Boosty pour sa rapidité et son style peu académique lors des barrages, a pris tous les risques dans cette épreuve. Une performance de bon augure. Les Français sont en forme et ça se voit. Les membres de l'équipe de France se sont d'ailleurs offert une première place lors de la finale de la Coupe des nations à Barcelone en septembre dernier. On pourra donc compter sur les cavaliers aux Jeux Équestres Mondiaux, qui rêvent de ramener la précieuse médaille dorée.

PALMARÈS DE L'ÉQUIPE DE FRANCE

- **Septembre 2008 :** Médaille d'argent aux Jeux Équestres Mondiaux à Lexington.
- **Septembre 2013 :** Médaille d'or par équipe lors de la Coupe des nations à Barcelone.

PRÊTS !

Ils seront cinq aux Jeux équestres mondiaux. Cinq cavaliers à représenter l'équipe de France. La liste définitive sera connue le 23 juillet. « *On n'avance pas de noms car pour le moment, on a besoin de tous nos couples et on ne veut écarter personne*», explique Sophie Dubourg, directrice technique nationale de saut d'obstacle.

Les compétitions et les épreuves sont choisies spécifiquement pour préparer les mondiaux. Les prochains rendez-vous sont Lyon, La

Baule, et Rotterdam. *« Je veux connaître le plus tôt possible les couples en présence et me faire une idée de nos forces. Il faut qu'on sache qui sera prêt à temps afin de préparer au mieux les athlètes »*, explique le sélectionneur et entraîneur de l'équipe de France, Philippe Guerdat. La directrice technique reconnaît qu'il est difficile de gérer plusieurs grandes échéances et de répondre aux obligations des qualifications et des différentes finales. *« On met tout en œuvre pour réussir. Les Français sont en très grande forme. On a des résultats toutes les semaines »*, constate-t-elle.
Du côté des cavaliers, à chacun sa préparation. Recette simple pour Patrice Delaveau : bien manger et bien dormir. Aymeric de Ponnat, lui, a engagé un préparateur mental pour gérer son stress. L'élégante et discrète Pénélope Leprévost, seule femme à concourir à haut niveau, passe beaucoup de temps à s'occuper de ses chevaux. Mais cela suffira -t-il pour l'emporter ?

RIEN N'EST JOUÉ D'AVANCE

Personne n'a oublié la déconvenue des Jeux Olympiques de Londres en 2012, où les Français sont revenus bredouilles. On leur a reproché une banalisation de l'événement, et un manque d'esprit d'équipe. Aujourd'hui, Philippe Guerdat assure qu'il y aura une équipe compétitive, une grande équipe. *« Les cavaliers n'auront plus jamais l'occasion de monter des Jeux mondiaux dans leur pays . Alors, ils mesurent les enjeux »* Des enjeux et une pression qui montent à l'approche de l'événement. *« Je suis français et normand. Contrairement aux derniers jeux mondiaux qui se déroulaient à Lexington aux Etats-Unis et où nous étions isolés, la compétition se déroulera à 30km de chez moi. Tout le monde me connaît en Normandie. Je vais devoir gérer la pression pour ramener une médaille. Je sens beaucoup de gens derrière l'équipe de France. Je ne veux pas les décevoir »*, confie Patrice Delaveau.
Les cavaliers ne manqueront effectivement pas de soutien. *« Je pense que les Français ont une chance de gagner. Roger-Yves Bost est revenu au meilleur niveau après un creux. Signe qu'il est un grand cavalier. On veut y croire pour cette année »*, dit Lucie Bouchter, cavalière amatrice. Prochaine étape et pas des moindre, Roger-Yves Bost, Kevin Staut et Patrice Delaveau tenteront de remporter la finale Coupe du monde à Lyon le 21 avril 2014. ☜

Jeux Equestre Mondiaux (JEM): du 23 août au 7 septembre 2014

LE MOT DE BAPTISTE DELORME

Je trouve que cette saison, l'équipe de France est au niveau. Patrice Delaveau est en tête du circuit Coupe du monde et Kevin Staut n'est pas loin derrière. Quand on regarde les performances de Pénélope Leprévost, Simon Delestre, Aymeric de Ponnat ou encore Bosty, champion d'Europe en titre, je pense que les Jeux Equestres Mondiaux s'annoncent plutôt bien pour les bleus. Avec les jeux à domicile, le public sera nombreux pour les supporter. On a de sérieuses chances pour un titre. Je vois beaucoup de qualités mais très peu de défauts pour cette équipe. Tous les cavaliers ont un bon piquet de chevaux qui leur permettent de préparer au mieux cette échéance.
C'est une équipe soudée et expérimentée, qui nous l'a prouvé en remportant la finale des coupes des nations.
J'aime beaucoup l'équitation de Simon Delestre et de Patrice Delaveau qui sont plutôt classiques et très efficaces. Je vais essayer de me rendre aux JEM parce que je ne voudrais pas louper un tel événement en France!

Baptiste Delorme, 22 ans, jeune cavalier pro lorrain

ZOOM SUR PATRICE DELAVEAU

Patrice Delaveau, vainqueur à La Baule

AFP/J-B Evrad

Il a gagné plus d'un million d'euros en 2013 grâce à ses victoires en championnat. 2014 devrait être son année. A 49 ans, le cavalier normand est au sommet de sa carrière et compte bien y rester. Malgré ses cheveux grisonnants et le visage émacié, Patrice ne fait pas son âge. « *Le travail et les chevaux, ça conserve* », confie-t-il. Le vice-champion du monde par équipe en 2010 n'est pas un débutant. Il foule les terrains de concours depuis plus de 30 ans avec succès. Les clés de la réussite ? Des chevaux performants confiés par la famille Perron-Pette du Haras des Coudrettes . *« La compétition de haut niveau devient de plus en plus professionnelle. Un seul et unique cheval de tête, quelle que soit sa valeur, n'est pas suffisant pour faire partie des têtes de série tout au long de l'année »*, explique le cavalier. Et ça, Emmanuèle Perron-Pette l'a bien compris, quand elle a décidé, en 2010, d'aider Delaveau à retrouver le top 30. Depuis, le champion porte haut les couleurs du Haras et n'a jamais déçu ses propriétaires. « *Déjà, il y a trente ans, il avait un talent différent des autres et je ne vois pas pourquoi il l'aurait perdu. Nous sommes contents de voir Patrice épanoui et avec le sourire »*, explique la gérante des écuries. Les chevaux Ornella Mail HDC, Orient Express HDC et Lacrimoso3 HDC, propriétés des Perron-Pette, permettent aujourd'hui à Patrice Delaveau d'envisager l'avenir avec sérénité. Les victoires s'enchaînent à Hong Kong, La Baule et dernièrement Leipzig en Allemagne. L'aventure ne se termine pas là. Décembre 2011. Silvana, jument grise et atout majeur de l'équipe de France est mise en vente par le Haras de Hus alors qu'elle tourne sous la selle du talentueux Kevin Staut. Une perte qui aurait pu être dramatique. Solidaire, Patrice Delaveau convainc le Haras des Coudrettes de racheter la jument pour son compatriote. Le couple est sauvé. *« J'insiste sur le comportement exemplaire de Patrice Delaveau qui n'a pas hésité à nous solliciter pour aider un autre membre de l'équipe de France. Chapeau ! Cela nous conforte dans notre choix. Patrice a toute notre confiance »*, affirme Emmanuèle Perron-Pette. Kevin Staut forme désormais, avec Patrice Delaveau, une équipe de choc. De quoi rêver de médailles mondiales et olympiques.

2014 devrait être son année.

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FÉVRIER 2014

PETITES VOITURES POUR GRANDS ENFANTS

Sous les terrasses bétonnées du quartier Mériadeck se cache un circuit automobile. Un circuit miniature, certes. Mais depuis une trentaine d'années, il est le lieu de rendez-vous des passionnés d'une discipline peu connue : le slot racing.

Textes & photos par Florian Perrin

Pour beaucoup, ce ne serait qu'un passe-temps sans intérêt. Mais pour eux, c'est beaucoup plus que ça. Eux, ce sont les passionnées de slot racing de la région bordelaise. Leur circuit est bien caché sous les terrasses de Mériadeck. Pour le trouver, il faut s'arrêter au numéro 30 de la rue Claude Bonnier. Au fond du couloir, à gauche, une affiche sur la porte annonce : Slot Racing Club de Bordeaux. Entrée libre.

La piste est bien là, derrière la porte. Sauf qu'elle ne mesure que 26 mètres. C'est un circuit en plastique noir, à l'image de ceux que tous les petits garçons ont eu un jour en cadeau d'anniversaire. En plus grand, tout de même. Et beaucoup plus large. Six voitures miniatures à moteur électrique peuvent s'y affronter en même temps.

Elles sont guidées dans une fente (de l'anglais slot), et sont dotées de patins qui leur fournissent le courant électrique nécessaire pour avancer. Avec une poignée et une gâchette, les pilotes contrôlent à distance l'accélération de leurs bolides. C'est ça, le slot racing.

SOIR DE COURSE

Ce mercredi, c'est soir de course. Il est 21h20, la première manche démarre dans dix minutes. Au bord de la piste, les pilotes s'affairent. On vérifie le moteur, on change les pneus, on teste l'adhérence sur quelques tours de chauffe. A trente secondes du départ, les commissaires s'installent dans les virages. Le directeur de course, lui, est derrière son écran d'ordinateur, prêt à lancer les hostilités. *« Messieurs, départ dans trois, deux, un… »*. Au signal, les bolides s'élancent. Ils sont partis pour six manches de quatre minutes.

Pendant la course, presque personne ne parle. Seul le bruit régulier du compte-tours vient troubler le silence. Adossés au mur, en ligne, les six pilotes se concentrent. Pour la plupart, ils ont entre 30 et 60 ans. Plus vraiment l'âge de jouer aux petites voitures. Mais qu'importe. Leurs yeux sont rivés sur les bolides qui tournent devant eux. Soudain, une Chevrolet qui s'est engagée trop rapidement dans un virage se retrouve sur le toit. L'un des commissaires se précipite pour la replacer dans son rail. Du côté des pilotes, on se moque gentiment du malheureux qui a perdu quelques secondes. L'ambiance reste chaleureuse. Tout le monde est là pour s'amuser.

Soudain, une Chevrolet prend un virage trop rapidement et se retrouve sur le toit…

« QUAND TU RESSORS, TU ES ÉPUISÉ »

Dans ses mains, chaque pilote tient une poignée branchée sur le circuit. C'est l'outil indispensable du sloteur. Le principe est simple : on appuie sur la gâchette pour accélérer, on relâche pour freiner. Les atouts du bon pilote ? Concentration, maîtrise de soi, et tactique. Car au slot, l'objectif est d'aller le plus vite possible tout en évitant la sortie de route. *« C'est quelque chose qui demande énormément de concentration,* avoue Matthieu Minot, 37 ans, chauffeur de taxi dans la vie et sloteur expérimenté du club. *Pendant quatre minutes, tu es focalisé sur ta voiture, tu ne penses à rien d'autre. Quand tu ressors d'une course, tu es épuisé »*.

Sur le circuit, ce soir-là, ce sont des répliques de voitures à l'échelle 1/32e qui courent. Porsche, BMW, Ford, Lancia… Des répliques achetées dans des magasins de jouets ou sur des sites spécialisés, et modifiées par les membres du club.

Car le bon sloteur est aussi un passionné de mécanique. A Mériadeck, un bon tiers du local est aménagé en atelier. Sur les tables, un bric-à-brac impressionnant : des pneus, des châssis, de vieux moteurs, des tournevis, du fil électrique, un fer à souder…

24 HEURES SANS DORMIR

Dans le petit monde du slot, les pilotes se déplacent souvent pour des courses officielles. On trouve le championnat du Sud-Ouest, dont Bordeaux organise une manche au mois de mars, le championnat de France, ainsi que des compétitions sur des formats plus longs. Formule la plus impressionnante : celle des 24 heures. *« Il y a les 24 heures du Mans, nous on a les 24 heures du slot »* raconte Bruno Bouillé, le président du club. Le principe : une équipe de trois personnes, une voiture, et des relais autour d'un circuit pendant toute une journée. Pour ajouter au réalisme, l'éclairage de la salle est baissé la nuit, et les voitures roulent à la lumière de leurs phares. Plusieurs courses ont lieu chaque année en France. Le club de Bordeaux en organise une fin novembre (voir encadré En savoir plus).
Chaque équipe est composée d'un pilote, d'un mécanicien et d'un marshall, qui replace la voiture sur le circuit en cas de sortie de piste. Ils échangent leur rôle toutes les deux heures environ. Ce qui n'est pas de tout repos, selon Bruno Bouillé : *« Ça fait des nuits assez courtes, on se relaie et on dort par tranches de une ou deux heures. En fait, plus tu es nombreux dans l'équipe, plus c'est facile... »*

Le slot est surtout affaire de concentration

Ici, les voitures sont démontées, modifiées, et remontées en quelques minutes. *« Une réplique comme celles qui courent en ce moment, ça vaut entre 20 et 30 euros à l'achat,* explique Bruno Bouillé, le président du club. *Mais le prix peut monter jusqu'à 90 euros une fois le modèle modifié »*. La plupart des sloteurs travaillent également leurs poignées. Là aussi, tout peut être corrigé : résistance de la gâchette, déclenchement du frein… Certains ajoutent même de petits ventilateurs pour refroidir le mécanisme.

VITESSE PURE

A l'atelier, on trouve plusieurs catégories de bolides. Certains ne sont plus des répliques de voitures existantes, mais de vraies bêtes de course, taillées pour de la vitesse pure sur des circuits à l'échelle 1/24e. La plupart du temps, il s'agit simplement d'un châssis, de quatre roues, et d'une enveloppe en plastique. *« Les flaps, les morceaux de plastique des deux côtés de la voiture, c'est pour la plaquer au sol,* explique Matthieu Minot. *Avec la vitesse, on l'écrase contre la piste, et ça lui permet de rester dans le rail. Si on ne tourne pas assez vite avec ce genre d'engins, on sort »*.
Matthieu en fait la démonstration sur la piste en bois de 28 mètres réservée à cette catégorie. Les premiers tours sont impressionnants. En tant que néophyte, on perd rapidement le bolide des yeux. Temps moyen au tour : un peu plus de trois secondes. Admirable, mais encore loin de l'élite mondiale. *« Dans la catégorie la plus rapide, les meilleurs mondiaux font 1 seconde 7 au tour, sur des circuits de 40 mètres »*, annonce Bruno Bouillé. Vitesse moyenne : près de 90km/h. ☞

EN SAVOIR PLUS

Slot Racing Club de Bordeaux
30 rue Claude Bonnier,
Bordeaux (quartier Mériadeck,
entrée des tennis couverts)
srcb.over-blog.com

Horaires d'ouverture :

- **Mercredi :** 19h30 – minuit
- **Samedi :** 15h30 – 20h
- **Dernier vendredi du mois :** 19h30 – minuit

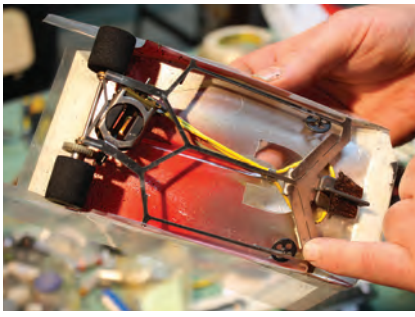
Quelques dates :

22-23 mars 2014 : championnat du Sud-Ouest, manche de Bordeaux.

7-8 juin 2014 : compétition internationale avec répliques de voitures anciennes.

22-23 novembre 2014 : 24 heures de Bordeaux.

Ci-dessous à gauche, Matthieu Minot répare un fil sur sa poignée. A droite, les voitures de la classe FleXi, une des catégories les plus rapides. Ces bolides courent sur des circuits en bois, à une vitesse moyenne qui peut atteindre les 90 km/h.



Le circuit en bois, au premier plan, est réservé aux catégories les plus rapides

IMPRIMATUR N° 684 • 20 FEVRIER 2014

LA CASH-MACHINE DU GRAFFITI

Le graffiti s'affiche partout : publicité, sacs à dos, baskets... Cet art urbain fait plus qu'envahir les murs de nos villes, il s'impose où on ne l'attend pas, dans les galeries et les salles d'exposition. Le graff est-il en passe de vendre son âme pour une poignée de cash ? Réponse taguée à la bombe.

Texte et photo N'daricaling Loppy

En plus du graff, Möka customise des objets (montre, planche...)

Graffer, c'est son métier. *« J'ai du mal à me voir comme un entrepreneur, mais quelque part, je le suis »,* explique Möka. Du graff au taf, pour certains, il n'y a qu'un pas. Möka l'a franchi il y a un an. A l'époque, il troque son tablier de serveur pour ses bombes et de la peinture. *«J'ai suivi une formation d'aide à la création d'entreprise. J'ai un numéro SIRET qui me permet de facturer mes clients »*, indique le jeune graffeur. Aujourd'hui, une partie des graffeurs qui rhabillent les murs de nos villes en ont fait leur métier. *« Il y a des mois où ça marche fort. A d'autres moments, c'est plus difficile. Mais je le savais en me lançant. Il faut deux à trois ans pour qu'une entreprise soit à l'équilibre »,* confie Möka. Le jeune homme n'a pas toujours été rémunéré pour ses performances. *« J'ai commencé à graffer dans la rue avec ma sœur. A côté, je me suis mis à peindre. Mes premiers tableaux, c'est ma famille qui les a achetés. Puis le bouche-à-oreille a fonctionné. Aujourd'hui, j'ai quitté mon boulot de serveur. Je peux vivre du graff. »* Changement d'époque, une partie des œuvres conçues par le graffeur il y a quelques années sont en vente maintenant dans la galerie Nova Art Sud, rue du Port, près de la gare de Bordeaux.

En se baladant dans le quartier Sainte-Croix, on croise des graffs réalisés par Möka. Il a rhabillé la devanture du bar Central do Brasil, à l'angle de la rue du Moulin. Face au bar, on peut voir un deuxième graff de l'artiste. Une *calavera* (tête de mort) de toutes les couleurs recouvre un mur en brique. Cet artiste est passionné. De grands yeux clairs, un sweat vert, le graffeur a les mains pleines de peinture.

Le premier cachet de Möka, c'est pour la décoration d'un restaurant asiatique à Mérignac. Sur le muret de l'établissement, il tague une «muraille de Chine». A l'intérieur, des dessins de bambous et des caractères chinois un peu partout. En plus des décorations, le graffeur enseigne son art : *« J'ai commencé à donner des cours à des jeunes en difficulté. J'essaye d'apporter mes valeurs et celles du graff aux gosses. Le respect. L'entraide… J'interviens dans les écoles, les comités d'entreprise et pour des particuliers. J'ai la fibre, ça me plaît ».*

« Des mois où ça marche fort, d'autres où c'est difficile »

A ceux qui seraient tentés de lui dire qu'il fait fausse route, Möka rétorque : *« je n'ai pas envie de m'imposer des limites, d'écouter des mecs qui disent qu'il faut faire comme-ci, comme ça pour faire old school. »* Möka avance de son côté. *« Je ne me pose pas de question, je fais ce que j'aime. Je fais évoluer le graff à ma façon».*

UN ART POUR DEUX VISIONS

Monnayer ses talents de graffeur ne fait pas l'unanimité. Le groupe CGTM (Creuse ta tombe, Grave Ton Marbre), composé de deux graffeurs, deux photographes, un peintre et un ingénieur du son évolue toujours dans l'esprit pionnier du graff. *« Lorsque tu graffes, il faut comprendre pourquoi tu le fais. Quand on te passe commande pour une galerie, que tu travailles pour une entreprise, ce n'est plus du graff mais bien une commande. Et le graff, c'est une pulsion»,* insiste Ryan.

« Ça devient une contrainte. Le jour où tu ne graffes plus pour le plaisir mais pour être payé, ça perd de son intérêt », ajoute Yanis, un des fondateurs du CGTM. Comme les premiers graffeurs américains, les membres du collectif graffent sous terre . Il y a cinq mois, ils ont investi une carrière girondine. C'est un peu devenu leur QG : *« On travaille uniquement en noir et blanc, puis on se réunit pour confronter nos idées »* explique Ryan.

Noir et blanc ou couleur, loisir ou gagne-pain, c'est dans ce capharnaüm d'idées antagonistes que le graff a soufflé ses cinquante bougies. Cinquante manières pour cet art d'évoluer. ☜

Infos

- Möka expose à Bordeaux. Jusqu'au 20 février à l'espace Paul Bert, rue Paul-Bert, et le mois prochain à l'Urban café, 67 rue des Ayres.
- Les graffitis de CGTM sont visibles dans les rues de Bordeaux.

PAGE CRITIQUE

Par Pauline Pennanec'h
David Gauthier
et Thomas Evrard

L'auteure de Naissance d'un pont (prix Médicis 2010) signe un nouveau roman haletant. Son style précis élabore une mosaïque humaine forte et réaliste.

LIVRE

MAYLIS DE KERANGAL : RÉPARER LES VIVANTS

Simon Limbres, dix-neuf ans, est en état de mort cérébrale après un accident de la route. Dès son admission à l'hôpital, le premier examen apporte la sentence : "*la mort s'annonce, tache mouvante au pourtour irrégulier*". S'enclenche alors la démarche d'une transplantation cardiaque. Le coeur du jeune homme, qui doit trouver une nouvelle enveloppe, est le fil rouge sang du roman autour duquel se tisse l'intrigue.
Le récit tourne autour de ce corps maintenu en vie artificiellement. Chaque chapitre met en avant un nouveau personnage. Le premier, le docteur Révol, est chef du service de réanimation : "*un type de haute taille, efflanqué, thorax creux et ventre rond – la solitude – longs bras longues jambes*". Il accueille ce corps souffrant, programme une première batterie de tests. Plusieurs acteurs prennent le relais : la jeune infirmière maladroite, le cardiologue de renom. La famille reste présente, la mère, le père, puis la copine du garçon. Ils apportent du contexte émotionnel.
On ne perçoit pas les fils tendus par Maylis de Kerangal au-dessus des personnages. Ce ne sont pas de simples pantins montés de toutes pièces pour servir le récit : ils semblent se détacher des pages, pour continuer à vivre en dehors du roman. On a envie de vibrer dans la cage thoracique de Thomas Rémige, le coordinateur de la greffe, lorsqu'il chante près du corps de Simon. De comprendre la douleur d'une mère, privée de son fils, quand coulent les premières larmes, la peau "*sèche comme si recouverte d'un masque d'argile*". De se projeter dans ces corridors clairs et aseptisés, où l'on tente de réparer la vie.
On ne se perd jamais dans le flot déversé par l'auteure. Les phrases s'étirent, la ponctuation est maitrisée, le rythme maintenu. Parfois trop. On aimerait rencontrer plus de cassures, de points, de phrases courtes qui s'avanceraient comme une respiration nécessaire, tant l'écriture est riche. Chaque sensation, chaque élément porté à la connaissance du lecteur est décrit à la perfection. Les mots font sens, et ne sont jamais superflus. De là nait une émotion vraie, palpable à la lecture du texte.
Le coeur de Simon est une grenade à fragmentation. Il brûle les pages de ce roman puissant, et imprègne de sa couleur ocre les sensations décrites. *D.G.*

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Verticales, 281 pages, 18,90 euros.

D.R.

DISC

AVEC SHOOT, THOMAS B S'AFFIRME

Le bouillant leader du groupe bordelais Luke sort du silence et se lance en solo. Avec l'album *Shoot*, Thomas B prend un virage musical serré et dépeint une France « *qui crève la dalle* ».

D.R.

On connaissait son don pour manier les mots avec aisance et sobriété. Après avoir passé dix ans à la tête du groupe Luke (formation que l'on apparentait souvent à Noir Désir), Thomas Boulard fait route seul, sous le pseudonyme de Thomas B. Il tombe le masque et nous offre un disque sombre. D'ailleurs, Thomas B est un auteur de l'ombre. Ça n'est pas pour rien qu'il se met en scène la nuit, contemplant la rue, adossé à la vitrine d'une épicerie bon marché sur la pochette du CD. Ici, il ne crache plus sa bile sur *La Sentinelle*, titre phare du groupe bordelais sorti en 2004. Tourmenté, isolé, mais néanmoins engagé, le chanteur a d'autres choses à dire. Loin des projecteurs, mais surtout de l'influence musicale rock de son groupe d'autrefois, il décrit les maux d'une société urbanisée, cabossée et brutale. Il se raconte, isolé dans une « *fourmilière de héros anonymes, en silence j'tente ma chance d'y échapper* ». S'exprime sur cette « *banquise en crise* ». Décrit le mal être de ceux qui sont engloutis par notre 21e siècle.
Épaulé à la réalisation par le producteur du rock français Jean Lamoot (Noir Désir, Alain Bashung, Mano Negra), Thomas B se trimbale entre chanson française et pop-rock hybride, machines électroniques et poésie viscérale. Un disque aux ambiances totalement différentes, passant du banjo à des sonorités électroniques. Une écriture imagée, palpable, entre douceur pop (*Candide*) et slam amer (*Train express*). Une route en solitaire poignante. Un pari réussi. *P.P.*

Thomas B - *Shoot*

Jive - Epic, Sony Music

En concert au Rocher de Palmer le 27 mars

FILM

AMERICAN BLUFF : ARNAQUE SUR ARNAQUES

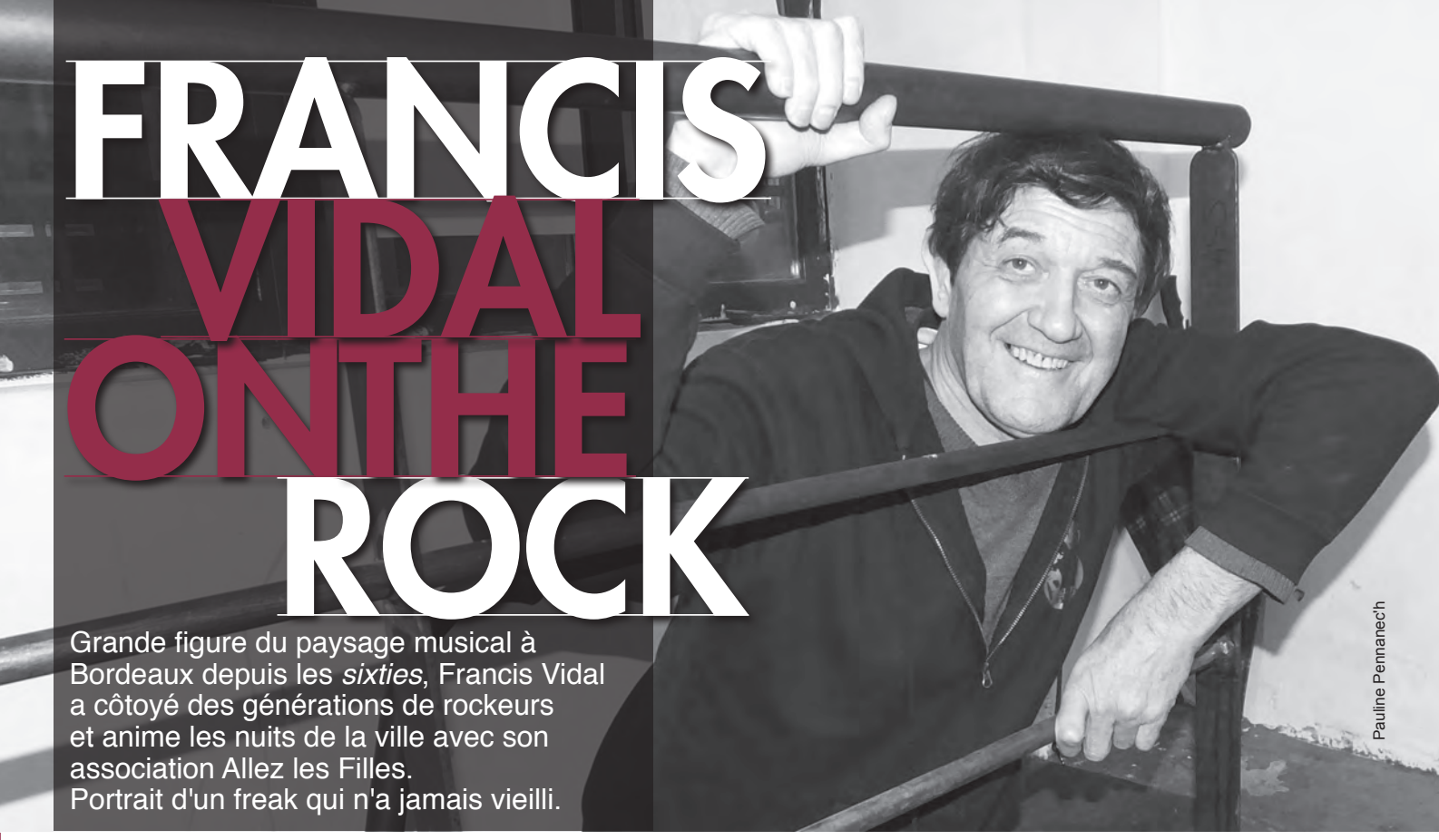
Le dernier film de David O Russell est une bête de concours. Casting 5 étoiles -Christian Bale, Amy Adams, Jennifer Lawrence-, décors et bande originale 70's, le tout inspiré d'un fait réel. Mais cette histoire d'arnaques va bien plus loin qu'on ne l'imagine.

Un quadragénaire à la bedaine imposante tente tant bien que mal de recouvrir son crâne chauve avec le peu de cheveux qu'il lui reste. Ce héros au physique disgracieux, c'est Irving, alias Christian Bale. Avec sa complice Sydney (Amy Adams), il arnaque les faibles et se tient loin des puissants. Jusqu'à ce qu'ils tombent sur Richie, un agent du FBI campé par un Bradley Cooper aux frisettes impeccables. Pour le duo d'escrocs, une seule solution : aider Richie à coincer le maire de Camden, Carmine Polito (Jeremy Renner). Point de départ d'une arnaque à plusieurs niveaux.
Problème : ce point de départ n'intervient qu'au bout d'une heure de film. Avant, on s'ennuie, on somnole. Les moins résistants dorment. David O Russell fait l'erreur de nous entraîner au bout de dix minutes dans un flashback interminable. Heureusement, l'heure suivante amuse bien plus.
Dans ce film où tout le monde cherche à arnaquer tout le monde, le casting est excellent, mais la mise en scène et le scénario ne sont pas à la hauteur. Derrière les prothèses et les perruques se cache la plus belle arnaque du film. Celle destinée aux spectateurs. *T.E.*

***American Bluff*, réalisé par David O Russell avec Christian Bale, Amy Adams, Bradley Cooper. Actuellement en salles.**

D.R.

FRANCIS VIDAL ON THE ROCK



Pauline Pennanec'h

Grande figure du paysage musical à Bordeaux depuis les *sixties*, Francis Vidal a côtoyé des générations de rockeurs et anime les nuits de la ville avec son association Allez les Filles.
Portrait d'un freak qui n'a jamais vieilli.

Par Pauline Pennanec'h

Vingt heures quarante-cinq. Pluie battante sur les pavés bordelais. Dans la rue de la Grosse cloche, une silhouette pousse un Caddie. Au loin, la musique résonne. C'est bien lui qu'on appelle *« Papy Rock »*. Il s'avance d'une démarche un peu bourrue. Il sourit. Francis a les cheveux noir corbeau. Et non, il insiste : *« ça n'est pas une teinture ! »* Son allure de rockeur embourgeoisé et son accent du sud, bien prononcé, amusent la galerie. Mais forcent le respect. Francis Vidal est à la tête de l'opération de prévention « Soul Tram » : il passe de la musique dans le tram B, de Talence aux Bassins à Flot, jusqu'à minuit et demi. Soul, rock, blues, jazz... Tous les styles y passent. Avec son « Caddie musical » rempli d'enceintes et d'une table de mixage, il attire les regards. Pendant ce temps-là, des volontaires de la TAF (Tendance Alternative Festive) circulent dans la rame. En général, les usagers y sont déjà éméchés. Ils donnent des conseils, discutent. Pour éviter les problèmes d'alcoolisation excessive. Pour éviter d'appeler les secours. *« La prévention, ça passe mieux en musique ! »* affirme une dame, croisée sur place.

UNE PERSONNALITÉ ATYPIQUE

Il est marrant ce Francis, affublé de vêtements d'occasion trouvés aux puces de St-Michel. Même que la veste marron qu'il porte, motifs léopard, est introuvable. Il ne fait pas ses 65 ans. Il se dit *« teenager ridé »* dans un éclat de rire. Les gens l'interpellent : *« oh Francis, elle est bonne ta musique ! C'est super ton asso ! »* Car Francis Vidal est le patron de l'association Allez les Filles depuis 1996. Il n'anime pas seulement le tram. Il organise aussi des concerts à Bordeaux. À côté de ça, son association met sur pied des actions sociales, dans les écoles notamment. En lançant son festival estival gratuit Relâche, Francis ouvre la culture à ceux qu'il appelle les *« blaireaux »*, les français moyens. Pour certains, c'est *« notre père à tous »*. L'ex-chanteur du groupe Gamine, Paul Felix, connu ici dans les *eighties*, confie que si Francis était un film, il serait *La Collectionneuse* d'Éric Rohmer : *« C'est un peu le pape de la musique rock ! »* explique-t-il. *« Il fait partie des gens dont je me rappelle et que je regarde avec un peu d'admiration. »*

> **« C'est un peu le pape de la musique rock ! »**

DE LA SAPE À LA PROGRAMMATION

Les *« sapes »*, Francis en connaît un rayon. Tout jeune, il démarre, comme son père, une carrière de commercial dans les fringues. Il y passera dix ans. Mais ce qu'il veut vraiment faire, c'est vivre de la musique. Las, sa carrière de chanteur se termine dès l'église : *« Ils n'ont pas voulu de moi comme enfant de chœur car je chantais trop faux »*, raconte dans un sourire l'intéressé. *« Quand tu as huit ans, t'es un peu vexé de ne pas avoir été choisi. Mais je n'avais pas la vocation pour chanter des cantiques. »* Alors, il décide de monter son magasin de disques qu'il surnomme Trash, rue de Ruat, près de la porte Dijeaux. De fil en aiguille, il rencontre des gens, et devient DJ, puis programmateur au Luxor, salle de concert bordelaise. Il y fait jouer les Thugs, Pigalle, OTH, les Chihuahua... *« Le Luxor, c'était la cinquième roue de la charrette ! J'ai pris les groupes que les autres ne voulaient pas, mais qui étaient particuliers... Qui sont devenus célèbres sans forcément faire fortune. »* Son souvenir, c'est surtout la venue de Hot Pants, première formation de Manu Chao avant la Mano Negra : *« Il n'a fait que ce qui lui plaisait ! Il n'a jamais vendu son âme à personne. Ce gars-là n'a jamais triché ! »* raconte Francis, passionné par ses histoires. Le Babylone, le Faucon Maltais, et le Jimmy, club mythique des années 80, élu « temple du rock » : de fil en aiguille, Francis voit sa réputation monter en flèche, programme des groupes comme les Wampas, Hard-Ons, Cherokees... Il tente même de faire venir Nirvana à trois reprises, sans succès. Visionnaire. Culotté. *« Sir Francis »* ajoute sa touche personnelle dans la programmation des clubs. Allant jusqu'à imposer les concerts devant un public debout. *« Au Jimmy, avec 250 concerts par an, c'était l'usine »*, explique-t-il, tout en écoutant des titres de Chuck Berry à fond dans le local de son association.

UN ÉLECTRON LIBRE QUI DIVISE

Francis Vidal attise la curiosité, mais excite les détracteurs. *« C'était de la folie lorsqu'il était programmateur à Barbey ! »* confie Aymeric Monségur, président du festival Bordeaux Rock. *« Je l'ai rencontré à mon arrivée à Bordeaux, et je me disais "qui c'est ce mec !?". C'est un véritable passionné de musique qui collectionne les disques, et dans ce milieu ça n'est pas anodin. Il est vraiment calé, c'est un guerrier ! »* À Barbey, d'illustres noms passent par Bordeaux grâce à Francis (The Libertines, Cat Power...). Mais ça se termine mal. Il est mis à la porte. Pour Aymeric, Francis est *« quelqu'un de très important, qui ne mâche pas ses mots et qui n'ira pas se compromettre »*. Patrick Duval, directeur du Rocher de Palmer, parle de lui comme d'un défricheur, un type qui bosse, un passionné.

Mais il n'est pas adoré de tout le monde. Beaucoup disent que c'est un malin. Entre certains programmateurs bordelais et lui, l'atmosphère est électrique. Presque épidermique : *« il est fâché avec les trois-quarts des gens à Bordeaux »*, explique Patrick. *« Il ne peut pas être salarié d'une structure, ça ne fonctionne pas. C'est un électron libre, à la marge. »* Ce qui est sûr, c'est que Francis Vidal n'a pas sa langue dans sa poche. D'ailleurs, lorsqu'on lui parle de Bordeaux, ville rock, Francis lève les yeux au ciel. *« Noir Désir, on les appelait le Gun Club au début. Puis ils ont trouvé leur identité. Mais du rock, il y en a partout »*, grommelle-t-il. Une chose est sûre : Francis Vidal fait bouger Bordeaux. Nul ne pourra dire le contraire.